3 1761 08266044 0

PQ
2231
M7
1894

ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MONSIEUR ALPHONSE

PIÈCE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1894

MONSIEUR

ALPHONSE

PIÈCE

Représentée pour la première fois,
à Paris, sur le théâtre du GYMNASE DRAMATIQUE
le 26 novembre 1873.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Format grand in-18.

Affaire Clémenceau. — Mémoire de l'accusé	1 vol.
Antonine	1 vol.
Aventures de quatre Femmes	1 vol.
La Boite d'argent	1 vol.
Contes et Nouvelles	1 vol.
La Dame aux Camélias	1 vol.
La Dame aux Perles	1 vol.
Diane de Lys	1 vol.
Le Docteur Servans	1 vol.
Le Régent Mustel	1 vol.
Le Roman d'une Femme	1 vol.
Sophie Printems	1 vol.
Théâtre complet, avec Préfaces inédites	4 vol.
Thérèse	1 vol.
Tristan le Roux	1 vol.
Trois Hommes forts	1 vol.
La Vie a vingt ans	1 vol.

THÉATRE

L'Ami des Femmes, comédie en cinq actes.
Le Bijou de la Reine, comédie en un acte, en vers.
La Dame aux Camélias, drame en cinq actes.
Le Demi-Monde, comédie en cinq actes.
Diane de Lys, comédie en cinq actes.
L'Étrangère, comédie en cinq actes.
La Femme de Claude, pièce en trois actes et préface.
Le Filleul de Pompignac, comédie en quatre actes.
Le Fils naturel, comédie en cinq actes.
Les Idées de Madame Aubray, comédie en quatre actes.
Monsieur Alphonse, pièce en trois actes.
Le Père prodigue, comédie en cinq actes.
La Princesse Georges, pièce en trois actes.
La Princesse de Bagdad, pièce en trois actes.
La Question d'argent, comédie en cinq actes.
Une Visite de Noces, comédie en un acte.

Une Lettre sur les Choses du jour. — 4e édition.
Nouvelle Lettre de Junius a son ami A.-D. — Révélations curieuses et positives sur les principaux personnages de la guerre actuelle. — 4e édition, augmentée d'un Avant-Propos de George Sand.
Une Nouvelle Lettre sur les Choses du jour.
L'Homme-Femme. — 42e édition.
La Question du Divorce.
Les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MONSIEUR
ALPHONSE

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LEVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1894

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PQ
2231
M7
1897

PERSONNAGES

MONTAIGLIN, commandant de vaisseau, 48 ans	MM.	PUJOL.
OCTAVE, 33 ans.		FRÉDÉRIC ACHARD.
RÉMY, marin, 50 ans.		MARTIN.
DIEUDONNÉ, clerc de notaire, 30 ans. .		DALBERT.
RAYMONDE DE MONTAIGLIN, 30 ans.	Mmes	PIERSON.
MADAME GUICHARD, entre 30 et 40 ans.		ALPHONSINE.
ADRIENNE, 11 ans		LODY.

Les trois actes à la campagne, de nos jours, chez le commandant Montaiglin.

Même décor pour les trois actes.

LIBRARY
AUG 13 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

M. Belloti-Bon a seul le droit de faire traduire et imprimer cette pièce en italien, comme il a seul le droit de la faire représenter en Italie.

ACTE PREMIER.

Un salon très-simple, à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, RAYMONDE, assise et brodant.

OCTAVE, assis auprès de Raymonde.

Est-ce convenu?

RAYMONDE.

Non.

OCTAVE.

Parce que?

RAYMONDE.

Parce que c'est mal.

OCTAVE.

Qu'est-ce qu'il y a de mal là-dedans? Je trouve cela très-ingénieux.

RAYMONDE.

Trop ingénieux!

OCTAVE.

Vous ne voulez pas?

RAYMONDE, se levant.

Non.

OCTAVE.

Je croyais que cela vous ferait plaisir, de voir Adrienne tous les jours. Je me suis trompé. Voilà tout.

RAYMONDE.

Ce serait la joie de ma vie, mais pas dans ces conditions-là.

OCTAVE, ironique.

Il y a un autre moyen, alors?

RAYMONDE.

Lequel?

OCTAVE.

Avouez tout à votre mari.

RAYMONDE.

Tout?

OCTAVE.

Tout ce qui vous concerne, vous.

RAYMONDE.

C'est ce que j'aurais dû faire avant mon mariage. Je n'ai jamais osé : rougir devant lui, jamais! J'en mourrais de honte. J'aime mieux mourir de chagrin tout bonnement. Ah! je souffre, allez.

OCTAVE.

Alors, revenons à mon moyen, qui concilie tout.

Silence de Raymonde.

RAYMONDE.

Il y a des choses que vous ne comprendrez jamais, décidément.

OCTAVE.

Je suis donc bien bête?

RAYMONDE.

Oh! je vous en prie, ne riez pas toujours et ainsi de tout.

OCTAVE.

Vous voulez que je sois sérieux?

RAYMONDE.

Oui, si vous pouvez!

OCTAVE.

Eh bien, pour la dernière fois, voulez-vous, oui ou non, que j'introduise Adrienne ici par le moyen bien simple que je vous ai communiqué tout à l'heure?

RAYMONDE.

Non.

OCTAVE.

Alors, ce ne sera pas ma faute si vous ne la revoyez plus.

RAYMONDE.

Comment, si je ne la revois plus? Qu'allez-vous donc faire?

OCTAVE.

Je vais l'envoyer en Amérique, à une vieille parente à moi, qui consent à se charger d'elle.

RAYMONDE.

En Amérique! Vous ne la laisserez pas chez les gens qui l'ont élevée?

OCTAVE.

Elle ne peut pas y rester éternellement; je ne peux pas non plus la prendre avec moi, puisque je me marie; et ma future femme n'est pas de celles qui se chargent des enfants des autres. Dans cette situation, ma combinaison était un trait de génie. Au lieu de courir les routes, comme vous y êtes forcée, depuis dix ans, pour embrasser cette enfant à la dérobée, — ce que vous faites aussi souvent que vous le pouvez, c'est une justice à vous rendre, — vous auriez eu cette enfant perpétuellement à côté de vous, et vous auriez pu l'aimer, la soigner, l'embrasser à la face de tous. Vous ne voulez pas, n'en parlons plus. Je vais la remmener.

RAYMONDE.

La remmener! Où est-elle donc?

OCTAVE.

Dans le village, à l'hôtel où je suis descendu.

RAYMONDE.

Vous avez eu l'audace de l'amener ici?

OCTAVE.

J'étais si sûr de votre consentement! voyez ma naïveté. Et, en somme, quelle audace y a-t-il à cela? Je viens faire une visite d'adieu à ce vieil ami de ma famille qu'on appelle Marc de Montaiglin, commandant de *la Galathée*, qui repart demain pour un voyage d'un an, de deux ans peut-être. Il habite la campagne. Il fait beau. J'ai une fille de onze ans, personne n'en sait rien, pas même elle. J'emmène ma fille avec moi, pour lui faire prendre l'air; mais, comme je n'ai pas besoin de raconter mes affaires à M. de Montaiglin, je laisse ma fille à l'hôtel pendant que je viens faire ma visite. En attendant que le commandant rentre, et tout en causant avec madame de Montaiglin, que je trouve triste, ce qui est bien naturel la veille du départ d'un mari qu'elle aime, il me vient une idée dont l'exécution pourrait la distraire pendant la longue absence du commandant. Cette idée, c'est de lui confier ma fille, qui n'a ni père ni mère, et qui ne saurait être en meilleures mains. Madame de Montaiglin repousse cette idée; j'attends que M. de Montaiglin rentre, je lui serre la main, je l'embrasse même; je m'en retourne à Paris avec Adrienne, et je la remets aux mains d'une étrangère qui, moyennant une rétribution quelconque, se chargera de la conduire en Amérique, voyage fatigant, dangereux même; car l'enfant est changée, très-changée depuis trois mois que vous n'avez pu aller la voir.

RAYMONDE.

Quel plaisir vous avez à me faire du mal! Et comme je vous hais! Pourquoi voulez-vous faire partir cette enfant?

OCTAVE.

Parce que, je vous le répète, si la femme que je vais épouser apprenait la vérité avant le mariage, le mariage serait rompu, et il faut que ce mariage se fasse; et que, si elle l'apprenait après, la vie serait un enfer. Elle est jalouse, même du passé. Elle me surveille sans cesse. S'il n'y avait que moi en jeu, ce ne serait rien, mais il y a vous; et, après avoir eu connaissance de l'existence de cette enfant, si elle acquérait la preuve que c'est vous la mère, elle vous ferait tout le mal possible.

RAYMONDE.

Et pourquoi épousez-vous cette femme-là?

OCTAVE.

Parce qu'il le faut.

RAYMONDE.

Je vous plains!

OCTAVE.

Il a bien fallu que vous épousiez M. de Montaiglin, vous...

RAYMONDE.

Cela est vrai; mais, moi, j'avais commis une faute, tandis que vous, vous n'en avez jamais commis.

OCTAVE.

Enfin, dès que votre mari sera reparti, et il repart demain pour un an au moins, vous retournerez voir Adrienne. Je ne veux pas qu'Adrienne reprenne l'habitude de vous aimer, puisque vous ne l'aimez pas. Si vous l'aimiez, non-seulement vous accepteriez le moyen que je vous propose, mais vous me béniriez pour vous l'avoir proposé...

RAYMONDE.

Cette enfant, vous le savez, m'appelle maman quand elle me voit.

OCTAVE.

Mais elle ne sait pas ce que ce mot veut dire. Soyez tran-

quille, elle ne se trahira pas. Je lui ai recommandé d'avoir l'air de ne pas vous connaître ; elle est capable de garder un secret, elle ne dit que ce qu'elle veut dire. Elle tient de moi.

RAYMONDE.

J'espère que non.

OCTAVE.

Ah! vous me traitez bien. Heureusement que je ne suis pas susceptible. Et, au bout de quelques mois de cette intimité nouvelle, il sera tout naturel que cette enfant d'adoption vous appelle sa mère, et tout le monde sera content. On regarde comme des malheurs un certain enchaînement de circonstances qui font l'étonnement et quelquefois le désespoir des imbéciles et des timides, mais dont l'homme intelligent ou se préserve ou tire parti. Il y a dans le passé un fait que vous voudriez en effacer. C'est impossible. Il vaudrait mieux qu'il n'eût pas été, évidemment. Il est; nous n'y pouvons plus rien. Au lieu de déplorer éternellement ce fait, voyons ce que nous pouvons en extraire d'agréable pour vous et d'utile pour l'enfant Le hasard, le hasard seul a voulu que vous devinssiez la femme d'un ami de mon père qui m'a connu tout enfant. Utilisons le hasard : c'est la providence des gens d'esprit.

RAYMONDE.

Quel homme êtes-vous!

OCTAVE.

Ma chère...

RAYMONDE, avec dignité.

Monsieur...

OCTAVE.

Pardon ; je suis familier, mettons mal élevé, si vous l'aimez mieux. Eh bien, chère madame... madame, je suis un homme qui voit la vie telle qu'elle est, et j'ai juré une fois pour toutes de n'être la dupe ni des choses ni des gens. Du reste, mon tort est de vous avoir fait part de mon projet. Je

n'avais qu'à en parler à votre mari sans vous en rien dire, vous auriez été forcée d'accepter le fait accompli, car il n'est pas douteux qu'il n'acceptât, lui, ma proposition.

RAYMONDE.

Un homme comme lui est incapable de soupçonner.

OCTAVE.

C'est ce qu'il faut. Le reste est sans importance. Voici votre mari, laissez-moi faire et réfléchissez pendant ce temps-là. Si le résultat de vos réflexions est que vous devez refuser, eh bien, vous refuserez ; mais, moi, je n'aurai rien à me reprocher.

RAYMONDE.

Oh! soyez tranquille; les hommes comme vous n'ont jamais rien à se reprocher.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTAIGLIN.

MONTAIGLIN.

Je suis un peu en retard, j'ai été retenu à Paris. (A Raymonde.) Tu n'as pas été inquiète?

RAYMONDE.

Non, mon ami. J'ai bien pensé...

Elle lui montre Octave.

MONTAIGLIN.

Tiens, te voilà, toi, mauvais sujet! Je te croyais mort!

OCTAVE.

Mon cher commandant, je savais que vous partiez demain, et, comme je ne vous ai pas vu depuis plusieurs années, je voulais vous présenter mes respects avant votre départ. Et

puis j'avais à vous dire beaucoup de choses, dont j'ai déjà touché deux mots à madame de Montaiglin ; mais madame ne veut rien conclure sans votre consentement. Et puis il y a, dans cette affaire, bien des détails qu'on ne peut donner qu'à un homme. Ce n'est pas pour rien, n'est-ce pas ? que vous m'appeliez mauvais sujet tout à l'heure. — Madame de Montaiglin, bouchez-vous les oreilles.

RAYMONDE.

J'aime mieux vous laisser ensemble, j'ai des préparatifs à surveiller.

MONTAIGLIN.

Tu as l'air triste.

RAYMONDE.

Comment serais-je gaie la veille de votre départ? Qu'est-ce que je suis sans vous?

MONTAIGLIN.

Ce voyage sera le dernier.

RAYMONDE.

Dieu le veuille!

MONTAIGLIN, l'embrassant.

Et il ne sera peut-être pas aussi long que tu le crois. Va, mon enfant, va.

Il l'embrasse encore.

SCÈNE III.

OCTAVE, MONTAIGLIN.

MONTAIGLIN.

De quoi s'agit-il?

OCTAVE.

J'ai un grand service à vous demander. Je n'ai pas besoin de vous dire, que vous me le rendiez ou non, que la chose

doit rester absolument entre nous. Je puis compter sur la discrétion de madame de Montaiglin comme sur la vôtre, je le sais; mais à vous j'en dirai plus long qu'à elle : j'ai une fille.

MONTAIGLIN.

Toi ?

OCTAVE.

Moi.

MONTAIGLIN.

De la femme que tu vas épouser ?

OCTAVE.

Non.

MONTAIGLIN.

Ta future femme n'en sait rien ?

OCTAVE.

Elle ne s'en doute pas, et il ne faut pas qu'elle s'en doute. Elle ne me le pardonnerait jamais.

MONTAIGLIN.

Pourquoi ?

OCTAVE.

Parce qu'elle est convaincue que je n'ai jamais aimé qu'elle.

MONTAIGLIN.

Elle ne sait pas que tu n'as jamais aimé personne, ce qui est bien plus simple.

OCTAVE.

Vous avez une très-mauvaise opinion de moi ?

MONTAIGLIN.

Oh ! très-mauvaise.

OCTAVE.

Sérieusement ?

MONTAIGLIN.

Sérieusement.

OCTAVE.

Pourquoi?

MONTAIGLIN.

Parce que j'ai la plus mauvaise opinion des gens légers et vaniteux.

OCTAVE.

Léger, c'est possible; vaniteux, non. Et vous allez voir que ma légèreté n'est qu'apparente. Seulement, il faut hurler avec les loups, et, quand on est d'un temps égoïste et sceptique, se faire, en apparence, plus égoïste et plus sceptique que les autres, pour ne pas être mangé, quitte à se montrer tel que l'on est à un homme de cœur comme vous, que l'on estime et que l'on aime. Dois-je continuer?

MONTAIGLIN.

Va.

OCTAVE.

J'ai donc une fille de onze ans.

MONTAIGLIN.

De onze ans?

OCTAVE.

Oui.

MONTAIGLIN.

Et tu en as?

OCTAVE.

Trente-trois.

MONTAIGLIN.

Tu n'as pas perdu de temps. Et où est-elle, ta fille?

OCTAVE.

Elle est confiée à des paysans.

MONTAIGLIN.

Et sa mère?

OCTAVE.

Sa mère ne la connaît pas.

MONTAIGLIN.

Qu'est-ce qu'elle est devenue, cette mère?

OCTAVE.

Je pourrais vous dire qu'elle est morte. J'aime mieux vous dire la vérité. Elle court le monde.

MONTAIGLIN.

Grâce à toi!

OCTAVE.

Comment cela?

MONTAIGLIN.

C'était sans doute une honnête fille que tu as séduite et que tu as abandonnée après?

OCTAVE.

Est-ce qu'on séduit quand on a vingt ans! on se laisse entraîner.

MONTAIGLIN.

N'importe ; à partir du moment où elle devenait mère par toi et où tu devenais père par elle, tu devais l'épouser.

OCTAVE.

C'était impossible; elle était mariée. Ah! vous voudriez que les hommes fussent des anges; cela vaudrait mieux certainement et cela simplifierait bien des choses; mais ce n'est pas si facile que ça, et, en continuant le chemin qu'ils ont pris, ils n'y arriveront pas de sitôt... En attendant, il faut tenir un peu compte de l'éducation que les gens ont reçue, du milieu dans lequel ils se sont trouvés et des mauvais exemples qu'ils ont eus autour d'eux. Je ne suis pas un saint, c'est évident; mais toutes les femmes, non plus, ne sont pas des saintes. Vous êtes magnifiques, vous autres gens moraux et heureux. Parce que vous avez eu une jeunesse surveillée et contenue, parce que vos parents vous ont mis sur une route toute droite, parce que vous avez vécu en relation avec

les grands océans, les grands horizons, les grands spectacles et les grandes pensées; parce que vous avez trouvé une honnête fille que vous avez aimée, qui vous aimait et dont vous avez pu faire votre femme, vous dites : « Il n'y a rien de plus simple que de vivre régulièrement; il n'y a qu'à faire comme moi. » Eh! mon cher commandant, tous ceux qui sont à ma place font comme moi, et beaucoup de ceux qui sont à la vôtre ne font pas comme vous. Voilà la vérité.

MONTAIGLIN.

Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai ou de faux dans tout ce que tu me racontes, et je ne te juge que d'après ce que je t'ai vu faire moi-même. Nul n'est plus indulgent que moi, mais il est des choses que je ne pardonne pas, ce sont les choses vilaines que l'on fait sciemment... Qu'un garçon de vingt ans, abandonné à lui-même, mal élevé, mal entouré comme tu l'étais, fasse toutes les folies de son âge, je l'admets et je l'excuse pendant quelque temps ; mais, peu à peu, quand on est aussi intelligent que toi, ce que les autres ne nous ont pas appris, on l'apprend tout seul. Les hommes les plus solides et les plus valables sont ceux qui se sont faits eux-mêmes par leur propre expérience et leur propre volonté, et, quoi que tu en dises, c'est ainsi que je me suis fait... Or, tu as trente-trois ans, et tu vas te marier...

OCTAVE.

Eh bien, c'est donc mal, de se marier?

MONTAIGLIN.

Eh bien, je vais te dire le fond de ma pensée: à ton âge, on sait ce qu'on fait, quand on est le garçon que tu es; et, quand on sait ce qu'on fait et qu'on se marie comme tu vas le faire, on sait qu'on fait ce qu'on ne doit pas faire.

OCTAVE.

Commandant, ma femme...

MONTAIGLIN.

Ta femme, ou plutôt ta fiancée, je ne dis rien d'elle, je ne la connais pas, et je me figure que je ne la connaîtrai jamais; mais, si je ne la connais pas, je connais des gens qui la connaissent. Elle est plus âgée que toi.

OCTAVE.

Deux ou trois ans au plus, et elle est encore très-bien.

MONTAIGLIN.

Cependant si elle n'était pas riche, si elle n'avait pas quarante ou cinquante mille livres de rente, tu ne l'aurais probablement pas regardée. Tu fais donc une affaire, ce que j'appelais tout à l'heure une vilaine chose. Avec cela, tu as un enfant; quand tu me l'as appris tout à l'heure, j'ai cru que cet enfant était de cette femme; ton mariage devenait alors la mise en ordre d'une situation fausse que la mort d'un mari permettait de régulariser à peu près. Non, ce n'est pas même cela. Tu as trente-trois ans, c'est-à-dire l'âge où l'homme ayant toute sa force peut prouver toute son énergie, son désintéressement, sa dignité. Tu es dans un bureau, c'est modeste, mais c'est honorable et suffisant ; avec un peu de travail et de persévérance, tu pourrais rendre ta situation meilleure en la maintenant indépendante et régulière; tu aimes mieux épouser une femme au-dessous de toi par sa naissance, par son éducation, par ses antécédents. (Mouvement d'Octave.) Je ne te demande rien... Tu aimes mieux épouser cette femme parce que sa fortune te permettra de ne plus rien faire et de vivre à Paris avec des oisifs qui vont t'exploiter ou te mépriser, selon qu'ils seront au-dessous ou au-dessus de toi. Tu as tort. Voilà ce que me donne le droit de te dire la vieille amitié que j'avais pour ton père, brave marin qui est mort dans mes bras et dont le seul tort était de ne pouvoir te surveiller assez, et de te confier à ta mère, qui t'aimait trop. Elle l'a bien payé, la pauvre femme! Elle

est morte, probablement en se reconnaissant inutile, du moment qu'elle avait dépensé jusqu'au dernier sou pour effacer tes folies. Tout cela n'est pas joli, mon garçon.

OCTAVE.

Je vous ferai seulement observer, commandant, qu'en me mariant, je légitime une situation...

MONTAIGLIN.

Oui, tu es depuis trois ans en liaison avec madame Guichard, qui fut jadis servante à l'hôtel du *Lion d'or,* dans je ne sais plus quelle ville de province, et que le maître dudit hôtel a élevée jusqu'à lui.

OCTAVE.

Et qu'il a épousée.

MONTAIGLIN.

Quand cela?

OCTAVE.

Deux heures avant de mourir.

MONTAIGLIN.

Il était temps!

OCTAVE.

Cela prouve qu'il l'estimait.

MONTAIGLIN.

Et qu'il avait tort de l'estimer, puisque tu étais...

OCTAVE.

Il était bien ennuyeux, bien malade; elle a eu bien du mérite, cette femme-là!... Elle l'a soigné avec un dévouement que bien des femmes n'auraient pas eu.

MONTAIGLIN.

Enfin, on m'a dit que tu n'étais pas seulement l'amant de cette femme, mais aussi son obligé. (Mouvement d'Octave.) Je ne te demande ni démenti ni aveu. Ce sont là choses dont il vaut mieux ne pas parler.

OCTAVE, s'éloignant.

Adieu, commandant.

MONTAIGLIN.

Tu t'en vas?

OCTAVE.

Oui, après ce que je viens d'entendre, c'est, je crois, ce que j'ai de mieux à faire.

MONTAIGLIN.

Non; de moi tu peux tout entendre; et, si je te parle ainsi, juste au moment où tu vas me demander un service, ce n'est ni pour te faire comprendre que tu es indiscret, ni pour te le faire payer d'avance; c'est parce qu'il est encore temps que tu réfléchisses; c'est parce qu'il s'agit d'un enfant et que j'ai l'espoir que tu vas racheter tout ce que tu as à te reprocher par un sentiment que je n'aurais jamais soupçonné chez toi... le sentiment paternel. — Aimes-tu ta fille?

OCTAVE.

L'aurais-je élevée jusqu'à onze ans, si je ne l'aimais pas?

MONTAIGLIN, lui donnant la main.

Donne-moi ta main. Tu commences d'aujourd'hui pour moi; qu'est-ce que tu veux?

OCTAVE.

Eh bien, commandant, voici ce que je voulais vous dire : quelles que soient les raisons pour lesquelles j'épouse madame Guichard, je l'épouse, et jamais elle ne consentira à se charger de ma fille, dont dès lors je suis forcé de lui cacher l'existence; cette enfant a onze ans; à cet âge, une fille a besoin d'être surveillée. Elle est restée jusqu'à ce jour entre les mains de braves gens de la campagne qui l'aimaient assez bêtement, comme on aime à la campagne, et qui lui ont fait apprendre à lire, à écrire, à compter et à coudre. Ça ne va pas beaucoup plus loin; un peu de catéchisme, et c'est tout.

Vous n'avez pas d'enfant, vous partez demain pour un très-long voyage, madame de Montaiglin va rester absolument seule; voulez-vous me permettre de lui confier ma fille, qui ne saurait avoir une meilleure directrice, qu'elle élèvera comme il lui plaira, et qu'elle traitera enfin comme son enfant? Madame de Montaiglin est toute prête; elle n'attend plus que votre autorisation.

MONTAIGLIN.

Amène ta fille quand tu voudras.

OCTAVE.

Je vais la chercher, elle est dans le village.

MONTAIGLIN, appelant.

Raymonde! Raymonde! (A Raymonde, qui est entrée.) Je t'ai dit quelquefois du mal de ce garçon-là : oublie-le ; il a une enfant, il l'aime, le voilà en route pour le bien. (A Octave.) Va chercher ta fille.

Octave sort, en regardant Raymonde, qui détourne les yeux.

SCÈNE IV.

RAYMONDE, MONTAIGLIN.

RAYMONDE.

Comme vous êtes bon!

MONTAIGLIN.

Alors, embrasse-moi.

RAYMONDE.

Oh! bien volontiers. (Elle lui jette les bras autour du cou.) Vous ne pouvez pas savoir combien je vous aime.

MONTAIGLIN.

Est-ce vrai?

RAYMONDE.

Et si je ne vous le dis pas plus souvent...

MONTAIGLIN, souriant.

C'est que je suis souvent trop loin pour l'entendre.

RAYMONDE.

Non : c'est que vous êtes trop grand pour que je l'ose! alors, je vous l'écris; cela me semble plus facile à distance.

MONTAIGLIN.

Hélas! j'ai quinze ans de plus que toi; voilà ma seule supériorité et je l'abandonnerais pour bien peu de chose. Et, si tu ne me dis pas que tu m'aimes, ou, du moins, si tu ne me le dis pas autant que tu le voudrais quand je suis là, c'est qu'il faudrait me le dire comme à un époux de ton âge, et que mes cheveux grisonnants ne te laissent guère d'illusions; tandis que, à distance, je n'ai plus d'âge ni de forme, ni de nuance, je me confonds avec les teintes vagues de l'horizon et tu peux m'oublier assez pour croire que tu m'aimes.

RAYMONDE.

Vous doutez? c'est mal! Écoutez, j'ai pour vous une telle admiration, un tel respect, un tel culte...

MONTAIGLIN.

Dis tous les mots que tu voudras, ça ne fera jamais de l'amour.

RAYMONDE.

Un tel amour, si puissant, si profond, si jeune, que je ne pense qu'à vous, que je ne vis que pour vous dans l'idéal comme dans la réalité. Car je vous dois tout! Vous m'avez prise fille pauvre et dédaignée et vous m'avez faite ce que je suis, une femme heureuse, enviée, riche. Vous m'avez donné votre fortune, votre nom glorieux, vous m'avez associée à votre grande et utile existence. Avant vous, je ne voyais pas, je ne savais pas, je ne comprenais pas; vous

m'avez fait vivre enfin! Soyez béni!... et sachez que, si ma mort, à quelque moment que ce soit, pouvait vous épargner une douleur, un chagrin, une émotion, je mourrais en souriant, en chantant.

MONTAIGLIN.

Je te crois et je t'aime.

RAYMONDE, le retenant près d'elle.

Non, non, vous m'avez fait trop intelligente, et je vous connais trop pour ne pas voir un doute dans vos yeux; si vos yeux pouvaient me le cacher, je le lirais dans votre pensée. Nous ne faisons plus qu'un, rappelez-vous-le bien; vous êtes mon maître, mon père, mon époux, mon ami, mon Dieu! rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent et ce qui vibre en vous retentit en moi. Vous êtes triste quand je vous dis que je vous aime. Pourquoi êtes-vous triste?

MONTAIGLIN.

Je pars demain.

RAYMONDE.

Ne partez pas. Donnez votre démission; vous n'avez besoin de personne.

MONTAIGLIN.

Mais il y a des gens qui ont besoin de moi. Tout mon équipage m'attend et m'aime. Ces hommes et moi, nous avons vécu de la même vie, nous avons couru les mêmes dangers. Je suis leur chef, leur compagnon, leur frère, comme je suis ton époux, ton guide et ton ami. Je n'ai pas le droit de les livrer à un autre tant que j'ai la force de les conduire. Et puis j'ai pris l'habitude de cette existence virile, de ces rudes travaux, de ces luttes soudaines avec les éléments, de ces fatigues régulières et des pensées saines et fortifiantes qui nous viennent dans le silence des grandes étendues. C'est elles qui m'ont fait ce que je suis, laisse-moi donc retourner à elles; elles ont peut-être encore quelque chose à m'appren-

dre. L'inaction prolongée me tuerait, et, toi-même, tu ne m'estimerais plus oisif. D'ailleurs, c'est le travail, c'est le devoir, c'est-à-dire la communion de l'homme avec l'humanité; laisse-moi faire.

RAYMONDE.

Vous avez raison, toujours raison. Soyez utile et bon, je ne peux qu'y gagner.

MONTAIGLIN.

Puis je t'ai prévenue, n'est-ce pas? quand je t'ai demandé, il y a six ans, si tu voulais être ma femme : je t'ai bien dit d'avance que ce n'était pas le mariage tel que le rêvent les jeunes filles, que je venais t'offrir; ni mon âge ni ma position ne me permettaient le rôle de Roméo. Nous avons contracté l'un avec l'autre une alliance défensive contre la vie. Tu étais si modeste, si triste auprès de cette vieille tante dont la raison s'éteignait peu à peu, que je me suis cru en droit de t'offrir mon nom et ma tendresse pour t'abriter définitivement. Que serais-tu devenue après sa mort? Je t'ai dit : « Voulez-vous un ami? Je ne pourrai guère passer avec vous que deux ou trois mois par an; mais je saurai, dans mes longs voyages, qu'il y a quelque part une personne qui pense à moi, et qui m'attend quand je reviens. Voulez-vous être ma compagne pendant quelques années, et ma fille pendant le reste? » Tu as accepté. C'est cela qui a été convenu, pas autre chose.

SCÈNE V.

LES MÊMES, OCTAVE, ADRIENNE.

OCTAVE, entrant et tenant Adrienne par la main.

Voilà notre sauvage. (Bas, à Montaiglin.) Elle m'appelle monsieur : elle ne sait pas que je suis son père. Ne le lui dites pas.

MONTAIGLIN.

Sois tranquille. (A Adrienne qui a regardé pendant ce temps-là Raymonde et a échangé avec elle un signe invisible pour les autres.) Entrez, mon enfant, entrez! Les personnes qui sont ici ne vous veulent que du bien.

ADRIENNE, à Montaiglin et à Raymonde.

Alors, vous voulez bien vous charger de moi?

RAYMONDE.

Nous en sommes très-heureux.

MONTAIGLIN.

Quel âge avez-vous?

ADRIENNE, à Octave.

Près de onze ans, n'est-ce pas, monsieur?

Octave fait signe que oui.

MONTAIGLIN.

Et vous vous nommez?

ADRIENNE.

Adrienne. Au village, on m'appelait Adrienne Freneau, du nom de mes père et mère nourriciers. Mais, véritablement, je n'ai pas d'autre nom qu'Adrienne.

Montaiglin regarde Octave.

OCTAVE.

C'est un joli nom.

MONTAIGLIN.

Alors, vous n'avez plus de parents?

ADRIENNE.

Je n'en ai jamais eu, je n'ai jamais vu, en dehors de mes nourriciers, que monsieur (Elle montre Octave), qui a connu mes parents, m'a-t-il dit, et leur a promis, quand ils sont morts, de s'occuper de moi. Il a tenu parole, il a été bien bon pour moi, mais jamais autant qu'aujourd'hui!

Elle lui tend les bras.

MONTAIGLIN.

Embrasse-la donc.

OCTAVE, l'embrassant superficiellement.

Elle sait que je l'aime bien.

MONTAIGLIN.

Vous croyez donc que vous serez heureuse ici?

ADRIENNE.

J'en suis sûre

MONTAIGLIN.

Étiez-vous donc mal chez vos nourriciers?...

ADRIENNE.

Non; mais ils avaient beaucoup à faire, et puis ils n'en savaient pas long, et il n'y avait pas moyen de causer avec eux.

MONTAIGLIN.

Et vous voulez causer, vous?

ADRIENNE.

Oui.

MONTAIGLIN.

De quoi?

ADRIENNE.

De tout ce que vous savez et que je veux savoir. Et puis je pense aussi, moi, et je voudrais dire à quelqu'un ce que je pense; à madame, si elle veut. (Mouvement instinctif d'inquiétude de Raymonde en voyant Adrienne s'approcher d'elle.) Oh! ne craignez rien, madame; vous pouvez approcher de moi, je ne suis pas méchante. Figurez-vous que j'avais quelquefois si grand besoin de dire ce que j'avais là et là (Elle montre sa tête et son cœur.), que je pleurais toute seule et que j'en étais malade, de ne pouvoir le dire à personne, dans ces derniers temps surtout; mais, maintenant je vais me rattraper.

MONTAIGLIN.

Pourquoi ne causiez-vous pas avec monsieur ?

Il montre Octave.

ADRIENNE.

Il ne pouvait pas venir me voir souvent, et, lorsqu'il venait, il était toujours pressé.

OCTAVE.

Mon bureau! mon bureau!

MONTAIGLIN.

Puisque vous saviez écrire, il fallait lui écrire de venir.

ADRIENNE.

Nous ne savions pas son adresse, nous ne savions que son nom : M. Alphonse.

OCTAVE, à Montaiglin.

Je n'avais pas dit mon vrai nom...

MONTAIGLIN.

Oh! je comprends, sois tranquille. (A Adrienne.) Je parierais que vous savez combien de fois M. Alphonse est venu vous voir?

ADRIENNE.

Oui, six fois.

OCTAVE.

Mais j'y suis allé bien plus souvent quand elle était toute petite; seulement, elle ne peut pas se le rappeler.

MONTAIGLIN, à Octave.

Évidemment... Enfin! (A Adrienne.) Eh bien, ma chère enfant, je ne pourrai pas causer beaucoup avec vous, parce que je pars demain.

ADRIENNE, très-affectueusement.

Déjà!

MONTAIGLIN.

Mais je reviendrai, et alors nous pourrons causer de bien

des choses que vous aurez apprises pendant ce temps-là. En attendant, laissez-moi vous dire que Dieu... vous avez entendu parler de Dieu?

ADRIENNE.

Oh! oui; mais je crois qu'il a encore plus entendu parler de moi. Je l'ai tant prié!

MONTAIGLIN.

Eh bien, Dieu, qui a voulu que vous n'eussiez pas de parents, a voulu que nous n'eussions pas d'enfants. Alors...

ADRIENNE.

Je comprends : vous serez mes parents et je serai votre enfant.

MONTAIGLIN.

Ça la vous va comme cela?

ADRIENNE.

Oh! très-bien.

MONTAIGLIN, lui donnant la main comme à une grande personne.

Alors, c'est convenu. (Adrienne lui serre la main. Montaiglin l'embrasse.) Sur ce, je vous laisse avec madame, qui va s'occuper de votre installation, pendant que je vais m'occuper de mes préparatifs de départ. Et puis, deux femmes qui vont vivre ensemble ont tant de choses à se dire!

ADRIENNE.

Oh! oui.

MONTAIGLIN, à Octave.

Et toi, tu dînes avec nous?

OCTAVE.

Mais...

MONTAIGLIN.

Allons, allons, tu dînes avec nous; fais la journée complète.

ADRIENNE.

« Je suis forcé de retourner à Paris! » Voilà ce que monsieur va vous répondre. Je connais cette phrase-là : il me l'a dite six fois.

MONTAIGLIN.

Ces six fois-là, c'est encore beaucoup pour lui. Il faut lui pardonner.

ADRIENNE.

Ce n'est pas assez ; je l'aime, car, enfin, il n'était pas forcé de venir.

MONTAIGLIN.

Elle est adorable ! (A Octave.) Si tu en as une autre pareille, tu sais que tu peux l'amener. Enfin, dînes-tu avec nous?

OCTAVE.

Je ne sais pas. Il faut que je retourne à Paris.

ADRIENNE, riant.

Là!

OCTAVE.

Je ne peux pas laisser comme ça madame Guichard toute une journée. Si je peux m'esquiver je reviendrai dîner ici.

MONTAIGLIN.

Tiens, tu vaux ton pesant d'or! mais je ne t'achèterai pas ce prix-là. Envoie-lui une dépêche, à madame Guichard. Elle sait que tu me connais.

OCTAVE.

Certainement; mais je lui ai dit hier que j'allais chez mon oncle.

MONTAIGLIN.

Alors, envoie une dépêche à ton oncle pour qu'il envoie une dépêche à madame Guichard ! Mon Dieu que ça doit être ennuyeux et fatigant de mentir toujours ainsi !

Ils sortent.

SCÈNE VI.

RAYMONDE, ADRIENNE.

ADRIENNE. A peine Montaiglin et Octave sont-ils sortis, qu'Adrienne, s'assurant que personne ne peut plus voir ce qu'elle fait, se jette dans les bras de Raymonde en criant:

Maman!

RAYMONDE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, malheureuse enfant! si on t'entendait!

ADRIENNE.

Il n'y a pas de danger! mais il y a si longtemps que je ne t'ai vue, que j'ai comme besoin de t'embrasser jusqu'au sang! Ah! je t'aime tant, ma mère adorée, et je vais pouvoir te le dire tous les jours, à toute minute. Pourquoi n'es-tu pas venue depuis trois mois?

RAYMONDE.

Je ne pouvais pas, chère enfant! mais je t'ai écrit plusieurs fois. Tu as reçu mes lettres?

ADRIENNE.

Et je les ai lues et relues, je t'en réponds! Je n'ai appris à lire que pour ça.

RAYMONDE.

Qu'est-ce que tu as fait de mes lettres?

ADRIENNE.

Je les ai brûlées; je les sais par cœur, et, là où elles sont écrites maintenant, personne ne les trouvera.

RAYMONDE.

Tu as donc compris?

ADRIENNE.

Je n'ai rien compris, je n'ai rien cherché. J'ai senti, voilà tout, qu'il n'y a que toi qui m'aime au monde, que je n'aime que toi sur la terre, et que c'est un secret. Le *comment* et le *pourquoi* de ce secret, ça ne me regarde pas; l'important, c'est que nous nous aimions, ma chérie, et que nous puissions nous le dire à toute heure. Voilà donc qui est convenu; quand nous serons toutes seules, bien seules, toi et moi, tu seras maman; quand il y aura du monde, tu seras madame, et je t'aimerai d'autant plus que je t'embrasserai moins.

RAYMONDE.

Et tu es sûre de ne pas te trahir?

ADRIENNE.

Sois tranquille, je ne m'embrouillerai pas. On me couperait en quatre avant de me faire dire ce que je ne veux pas dire. La seule manière que j'aie de te prouver que je t'aime, c'est de le cacher aux autres; ils n'y verront rien, je t'en réponds. (Raymonde l'embrasse.) Rien ne nous séparera plus?

RAYMONDE.

Rien.

ADRIENNE.

Je coucherai près de toi?

RAYMONDE.

Oui.

ADRIENNE.

Dans ta chambre?

RAYMONDE.

Dans la chambre voisine.

ADRIENNE.

La porte ouverte?

RAYMONDE.

Oui.

ADRIENNE.

Nous nous endormirons en causant le soir?

RAYMONDE.

C'est cela.

ADRIENNE.

Et la première réveillée embrassera l'autre.

RAYMONDE.

Ce sera moi.

ADRIENNE.

Ce n'est pas sûr.

RAYMONDE.

Ah! chère petite!

ADRIENNE, toujours aux aguets.

Ah! voilà quelqu'un qui vient par ici. Je me sauve. Veux-tu être bien gentille?

RAYMONDE.

Dis.

ADRIENNE.

Où est ta chambre?

RAYMONDE, montrant une porte.

Là.

ADRIENNE.

Je tombe de fatigue et d'émotion. Laisse-moi aller dormir et me rouler dans ton lit.

RAYMONDE.

Va, mignonne, va.

ADRIENNE.

Je t'adore. (Voyant le domestique. Haut.) Merci, madame, de toutes vos bontés.

Elle sort en sautant.

SCÈNE VII.

RAYMONDE, MADAME GUICHARD, RÉMY.

RAYMONDE, au domestique en costume de marin.

Qu'est-ce que c'est, Rémy?

RÉMY.

Une dame qui veut parler à madame.

RAYMONDE.

Faites entrer cette dame.

Rémy fait signe à madame Guichard d'entrer et se retire.

SCÈNE VIII.

RAYMONDE, MADAME GUICHARD.

MADAME GUICHARD, commune, richement mise, sans goût.

La femme du commandant Montaiglin, c'est vous, madame?

RAYMONDE.

Oui, madame. A qui ai-je l'honneur de parler?

MADAME GUICHARD.

A madame veuve Guichard, qui doit épouser dans trois semaines M. Octave.

RAYMONDE, troublée mais se contenant.

Que puis-je pour votre service, madame?

MADAME GUICHARD.

Vous pouvez me donner un renseignement dont j'ai besoin.

RAYMONDE.

J'écoute, madame.

MADAME GUICHARD.

M. Octave est venu ici ce matin?

RAYMONDE.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD.

Accompagné d'une petite fille âgée de dix à douze ans.

RAYMONDE.

En effet, madame.

MADAME GUICHARD.

Où est-elle, cette petite fille?

RAYMONDE.

Elle dort, elle était très-fatiguée.

MADAME GUICHARD.

On ne peut pas la voir, alors?

RAYMONDE.

Pas maintenant, du moins.

MADAME GUICHARD.

Et son père? où est-il?

RAYMONDE.

Son père?

MADAME GUICHARD.

Oui, son père, M. Octave. Car c'est son père, vous le savez aussi bien que moi.

RAYMONDE.

Si vous voulez vous donner la peine d'attendre ici quelques minutes, madame, je vais faire prévenir M. Octave, puisque c'est lui que vous venez chercher chez moi.

MADAME GUICHARD, s'adoucissant.

C'est vrai! je suis chez vous... Oh! ne vous fâchez pas, je suis un peu violente, et, du reste, j'ai des motifs de l'être aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire; je n'ai pas dormi de la

nuit : j'ai couché dans un fiacre, et je cours les routes depuis ce matin par ce temps-là. (Mouvement de Raymonde.) Merci, je n'ai besoin de rien : j'ai mangé un morceau en route. Mais je n'ai rien contre vous, ma petite dame, au contraire, et vous pouvez me rendre service. Entre femmes, on se comprend si on ne se connaît pas; s'il n'y a pas d'amitié, il doit toujours y avoir l'esprit de corps. Il faut nous défendre les unes les autres, contre les hommes, pas vrai! Sans ça, ils auraient trop d'avantages. Eh bien, j'ai intérêt à savoir la vérité sur cette enfant qu'Octave a amenée ici aujourd'hui; il faut que je la sache, coûte que coûte! Elle a une mère, cette enfant; elle n'est pas venue au monde sans ça. Je veux la connaître, cette mère, je veux la voir, et nous nous expliquerons ensemble. Je ne vous dis que ça. Je vous ennuie? Bref, Octave m'a dit hier au soir d'un petit ton indifférent : « S'il fait beau demain, j'irai chez mon oncle à Fontainebleau. » Je me suis méfiée, je ne sais pas pourquoi. Je l'ai laissé partir et je l'ai suivi. Il est rentré tout droit chez lui : ça il n'y a rien à dire; moi, je suis restée dans mon fiacre, à cent pas de sa maison; à six heures du matin, il est sorti et il s'est dirigé, non pas vers le chemin de fer du Midi, mais vers le chemin de fer de l'Ouest; mon premier mouvement a été de me mettre entre le guichet et lui et de lui dire : « Ah! c'est par ici que tu vas à Fontainebleau?... » et de lui faire une scène devant tout le monde; mais je n'aurais rien su, et je voulais savoir pourquoi il m'avait menti. Le mensonge, d'abord, ça m'exaspère. Je lui ai tout dit, moi; je lui ai raconté ma vie; c'était à prendre ou à laisser; il a accepté, ça ne me regarde plus; mais il n'a qu'une excuse, lui, c'est de m'aimer et de m'être fidèle et de tout me dire à son tour. Je l'ai donc suivi; il est allé à Rueil; il est entré, là, dans une maison de paysans. J'ai encore attendu, ça m'intriguait. Je ne pouvais pas supposer... Il en est sorti avec l'enfant et une malle. Je n'ai pas pu questionner les gens chez qui elle était, cette petite. Il fallait que je suivisse mon gaillard sans être vue, ce qui

n'est pas facile; mais j'ai trouvé moyen de tout savoir. Octave a repris le train, a traversé Paris et a gagné la gare du Nord avec l'enfant et la malle. Qu'est-ce que c'est que cette enfant?

RAYMONDE.

Madame...

MADAME GUICHARD.

Oui, vous ne pouvez, vous ne devez rien dire, je comprends ça. C'est un compte à régler entre lui et moi. Eh bien, Octave étant resté ici avec la petite et la malle, j'ai dit : « C'est décidément ici qu'elle s'arrête! » Ça ne m'as pas étonnée; je vous connais depuis longtemps. Il me parlait souvent de M. de Montaiglin dans le commencement que nous nous connaissions. Il m'avait dit que M. de Montaiglin était marié. Je vais tout vous dire. J'ai voulu voir comment sa femme était faite, au commandant. Je suis jalouse et je me méfie du bonhomme. Je suis venue rôder par ici. Je vous ai vue, vous êtes jolie! ce n'était pas rassurant. J'ai pris des informations sur votre compte : on m'a dit que vous étiez une très-honnête femme.

RAYMONDE.

Madame...

MADAME GUICHARD.

Oh! ne vous en défendez pas, il n'y en a pas tant! — C'est égal, ça ne me rassurait pas complètement. Octave est si séduisant! mais je l'ai fait surveiller, je passe ma vie à ça, je ne comprends pas qu'on aime autrement. Octave n'est jamais venu ici pendant les absences de votre mari; par conséquent, il n'y avait rien. Aujourd'hui, il est venu vous amenant sa fille. C'est sa fille, n'est-ce pas? qu'est-ce que ça vous fait de me le dire? parole d'honneur, je ne dirai pas que c'est vous...

RAYMONDE.

Écoutez, madame, M. Octave doit être dans le jardin avec mon mari, je vais le prévenir qu'une dame désire lui parler.

MADAME GUICHARD.

Non, ne lui dites pas que c'est une dame; dites-lui tout bonnement que quelqu'un le demande; si vous dites que c'est une dame, il devinera que c'est moi, et il arrangera une histoire.

RAYMONDE.

Je ferai comme vous désirez, madame.

MADAME GUICHARD.

Merci, merci! Dites donc, sans cérémonie... est-ce qu'on pourrait avoir un verre de bière, ou du vin et de l'eau?

RAYMONDE.

Certainement, madame. (A part.) Je suis perdue!

Elle sort.

SCÈNE IX.

MADAME GUICHARD, seule; puis RÉMY.

MADAME GUICHARD.

Si tu ne me dis pas toute la vérité, mon bel Octave, ça sera drôle! (S'essuyant le front.) Sapristi, qu'il fait chaud! — (Rémy entre avec la bière.) Ah! tu me sauves la vie, toi, mon garçon!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GUICHARD, MONTAIGLIN.

Madame Guichard à la même place qu'au tomber du rideau, lisant le journal et finissant son verre de bière; puis Montaiglin.

MONTAIGLIN, s'approchant de madame Guichard.

Vous avez à me parler, madame?

MADAME GUICHARD.

Vous êtes M. de Montaiglin?

MONTAIGLIN.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD,

Madame votre épouse vous a prévenu?...

MONTAIGLIN.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD.

Je n'ai rien à vous dire, à vous; je suis tout de même bien aise de vous voir; mais c'est Octave qu'il me faut!

MONTAIGLIN.

Il est parti.

MADAME GUICHARD.

Pour Paris?

MONTAIGLIN.

Pour Paris.

MADAME GUICHARD.

Après ou avant que madame de Montaiglin vous avait averti de ma présence?

MONTAIGLIN.

Avant.

MADAME GUICHARD.

Ah! commandant, vous qui ne mentez jamais, pourquoi me dites-vous ça?

MONTAIGLIN.

Comment savez-vous que je ne mens jamais?

MADAME GUICHARD.

Ça se voit bien. Madame de Montaiglin est allée au-devant de vous et de M. Octave; il a dû demander à votre femme comment était la personne qui venait ainsi le relancer chez vous, et, aux premiers renseignements qui lui auront été donnés, il m'aura reconnue tout de suite. Il aura pensé à se sauver, car il est poltron, il n'aime pas les scènes; mais, comme vous étiez là, et madame aussi, l'orgueil l'aura emporté sur la crainte, sans compter que vous étiez en droit d'exiger de lui une explication. Il va venir, le temps de se faire une figure et de trouver une histoire; c'est bien ça, n'est-ce pas? Il y a plus longtemps que moi que vous le connaissez, mais je le connais encore mieux que vous. Vous savez, les femmes, ça ne voit pas seulement dessus, ça voit dedans, et la chambre de votre femme est là? (Elle lui montre la porte à sa gauche.) Eh bien (Elle lui montre la porte à sa droite), je parie qu'il est là, derrière cette porte, qu'il nous écoute et qu'il regarde par le trou de la serrure. (Elle se dirige vers la porte.) Allons, viens, Octave, viens, mon garçon! (Elle ouvre

la porte, Octave paraît.) Je vous demande pardon, commandant, de traiter votre maison comme la mienne, mais c'est grave, très-grave, et il faut que ce gaillard-là s'explique.

SCÈNE II.

Les Mêmes, OCTAVE.

OCTAVE.

Que désirez-vous, madame?

MADAME GUICHARD.

Tu fais de la dignité parce qu'il y a du monde. Monsieur sait très-bien qui je suis et dans quels termes nous sommes. Il n'y a qu'à voir le commandant pour savoir à qui l'on a affaire. Et, si tu étais comme lui, je n'aurais pas besoin de courir après toi.

MONTAIGLIN.

Je me retire, madame.

MADAME GUICHARD.

Si vous voulez rester, commandant, vous n'êtes pas de trop... Mais, pour lui, je crois qu'il vaut mieux que nous soyons seuls.

MONTAIGLIN.

Oui cela vaut mieux! (A Octave, bas.) Je te fais mon compliment, elle est charmante.

Il sort.

SCÈNE III.

OCTAVE, MADAME GUICHARD.

OCTAVE.

Maintenant que nous sommes seuls, vous allez me dire de quel droit vous vous êtes permis de venir, chez des gens que

vous ne connaissez pas, faire une scène ridicule et inconvenante. Heureusement pour vous, vous êtes tombée sur une femme du monde, très-bien élevée et d'une bonté extraordinaire; une autre vous eût fait jeter à la porte par ses gens.

MADAME GUICHARD.

Tu as fini?

OCTAVE.

Et ne me tutoyez pas ici, à haute voix. Pour qui voulez-vous qu'on vous prenne? Songez que vous devez être ma femme.

MADAME GUICHARD.

Quel bonheur! mais ce n'est pas sûr. Et puis je parlerai comme ça me viendra. Qu'est-ce que c'est que cette enfant?

OCTAVE.

Quelle enfant?

MADAME GUICHARD.

L'enfant que tu as amenée ici.

OCTAVE.

C'est une enfant.

MADAME GUICHARD.

A qui?

OCTAVE.

A un de mes amis.

MADAME GUICHARD.

A un de tes amis, qui se nomme?

OCTAVE.

S'il avait voulu être nommé, il aurait reconnu l'enfant.

MADAME GUICHARD.

Et c'est toi qui es chargé...?

OCTAVE.

De m'occuper de l'enfant, en l'absence du père. Je suis son correspondant.

MADAME GUICHARD.

Et pourquoi l'amènes-tu ici ?

OCTAVE.

Parce que son père, qui est des amis aussi de M. de Montaiglin, a demandé à celui-ci de s'en charger.

MADAME GUICHARD.

Et pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cette enfant et de cet ami ?

OCTAVE.

Parce que c'était un secret.

MADAME GUICHARD.

Tu sais que je ne crois pas un mot de ce que tu me dis ?

OCTAVE.

Comme il vous plaira.

MADAME GUICHARD.

Je veux... je veux, entends-tu, savoir la vérité.

OCTAVE.

Je vous l'ai dite.

MADAME GUICHARD.

Cette enfant est ta fille.

OCTAVE.

Vous aimez mieux ça ? eh bien soit, c'est ma fille.

MADAME GUICHARD.

N'essaye pas de me donner le change. Oui, c'est ta fille. La mère, où est-elle ?

OCTAVE.

Elle est morte.

MADAME GUICHARD.

Ce n'est pas vrai !

OCTAVE.

Elle vit.

MADAME GUICHARD.

Tu te moques de moi.

OCTAVE.

Vous ne voulez pas me croire, ce n'est pas ma faute.

MADAME GUICHARD.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais une enfant?

OCTAVE.

Parce que cela ne m'a pas plu.

MADAME GUICHARD.

Ah! c'est comme ça que tu le prends?

OCTAVE.

Je le prends comme je dois avec une femme à qui l'on ne peut rien dire comme à une autre, et qui est toujours prête à faire des esclandres, comme une femme de bas étage.

MADAME GUICHARD.

C'est vrai, je suis une femme de rien, une fille du peuple, une femme de bas étage, comme tu dis. C'est à peine si je sais lire et écrire, et je parle, Dieu sait comme! J'ai été servante d'auberge, c'est vrai! mais, aujourd'hui, je suis madame Guichard; je suis veuve, j'ai deux maisons à Paris, qui me donnent cinquante mille livres de rente. Il m'a épousée lui, Guichard, quand je n'avais rien, il ne m'a jamais causé un chagrin. C'était un brave homme.

OCTAVE.

Est-ce que je vous reproche de l'avoir aimé, moi?

MADAME GUICHARD.

Imbécile! Elle était du monde, cette femme, — de ton monde à toi?

OCTAVE.

Oui.

MADAME GUICHARD.

Jolie?

OCTAVE.

Très-jolie.

MADAME GUICHARD.

Tu la revois? (Silence volontaire d'Octave.) Réponds donc!

OCTAVE.

Puisque je vous dis qu'elle est morte.

MADAME GUICHARD

Ta parole?

OCTAVE.

Ma parole.

MADAME GUICHARD.

D'honneur?

OCTAVE

D'honneur.

MADAME GUICHARD.

Tu l'as aimée?

OCTAVE.

Oui.

MADAME GUICHARD, étouffant un sanglot.

Beaucoup?

OCTAVE.

Beaucoup.

MADAME GUICHARD.

Longtemps?

OCTAVE.

Jusqu'à sa mort.

MADAME GUICHARD.

Malheur! Et quand est-elle morte?

OCTAVE.

Il y a deux ans.

MADAME GUICHARD.

Depuis que tu me connais?

OCTAVE.

Oui.

MADAME GUICHARD.

Et tu la revoyais?

OCTAVE.

Rarement. Elle était malade, ne pouvait guère me recevoir et ne pouvait sortir.

MADAME GUICHARD.

Elle ne pouvait pas voir sa fille, alors?

OCTAVE.

Non.

MADAME GUICHARD.

Tant mieux.

OCTAVE.

Vous êtes méchante.

MADAME GUICHARD.

Je souffre, tu le vois bien. Tu m'as menti: tu m'as dit que tu n'avais jamais aimé. Tu avais eu des caprices, comme tous les jeunes gens, mais tu n'avais jamais aimé, disais-tu; c'était là l'important pour moi. Pourquoi n'as-tu pas fait ton devoir? pourquoi ne l'as-tu pas épousée, cette femme? Elle était donc pauvre?

OCTAVE.

Elle était mariée.

MADAME GUICHARD.

Il n'y a donc pas que les anciennes servantes qui trompent leur mari? Et le mari?

OCTAVE.

Le mari vit toujours.

MADAME GUICHARD.

Et l'enfant, comment avez-vous fait?

OCTAVE.

Le mari était absent, alors.

MADAME GUICHARD.

Alors, l'enfant a été déclaré...?

OCTAVE.

Père et mère inconnus.

MADAME GUICHARD.

Pourquoi ne lui as-tu pas donné ton nom?

OCTAVE.

Je ne pouvais pas le reconnaître sans risquer de compromettre la mère ; la recherche de la maternité est permise.

MADAME GUICHARD.

Est-ce vrai, tout ça ?

OCTAVE.

Allez-y voir.

MADAME GUICHARD.

Où ?

OCTAVE.

A la mairie du huitième arrondissement, à la date du 11 août 1862... Adrienne-Marie-Pauline...

MADAME GUICHARD.

Voilà trois ans que tu me connais, tu ne t'es pas trahi une fois. Ah! tu es trop fort pour moi, je ne pourrai plus avoir confiance en toi maintenant, moi qui croyais tout ce que tu me disais... Qu'est-ce que je vais devenir?

Elle pleure dans ses mains.

OCTAVE.

Adieu !

MADAME GUICHARD.

Comment adieu?

OCTAVE.

Vous avez raison ; nous ne devons plus nous revoir. Je pars.

MADAME GUICHARD.

Tu pars. Eh bien, et moi?

OCTAVE.

Vous, je vous rends votre liberté.

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?

OCTAVE.

Il le faut, cependant.

MADAME GUICHARD.

Il le faut! pourquoi?

OCTAVE.

Parce que, décidément, nous ne nous entendrons jamais. Il y a entre nous, ce n'est pas votre faute, une trop grande différence de caractères et d'habitudes. Vous ne pouvez vous changer; vous êtes violente, soupçonneuse, jalouse; moi, j'ai besoin d'épanchements intimes, je suis une nature confiante. Avec vous, auprès de vous, je me contrains sans cesse. J'ai toujours peur de vous faire de la peine, car je sais que vous êtes bonne au fond, et je n'oublie jamais tout ce que je vous dois. Je ne demandais qu'à vous dire la vérité, et puis j'ai eu peur que vous ne vous en prissiez à cette enfant.

MADAME GUICHARD.

Moi?

OCTAVE.

Vous. Est-ce que la jalousie sait où elle va? J'ai résolu de me taire. Il y a dans nos mœurs d'hommes du monde des sous-entendus, des nuances, des finesses que vous ne comprendrez jamais. Séparons-nous pendant que cela nous est encore possible. Une fois mariés, nous nous haïrions faute de nous comprendre. A quoi bon?

MADAME GUICHARD.

Ah! que tu me connais bien! que tu sais bien que je ne puis pas me passer de toi. Malheureuse que je suis! Quel empire as-tu donc sur ma volonté, et que me sert d'être forte comme un cheval? Tu me mènes comme tu veux. C'est que, en effet, tu es d'une autre race que moi. Tu as des petits pieds, tu as des petites mains. C'est toi la femme. Et tes

yeux, et ta voix! Je t'adore, et j'ai envie de t'étouffer; ça ne me serait pas difficile, et je te suis soumise comme un chien. (Avec une sorte de rugissement de colère.) Ah! ah! je t'aime trop!

OCTAVE.

Non, vous ne m'aimez pas.

MADAME GUICHARD.

Oh! n'abuse pas, crois-moi, n'abuse pas de ta puissance! Si jamais je me reprenais, si jamais je parvenais à te rejeter de mon cœur et de ma pensée, ce serait effrayant pour toi; je ne sais pas ce que je te ferais! Finissons-en... La mère de cette enfant est morte, c'est bien vrai?

OCTAVE.

Je vous ai donné ma parole.

MADAME GUICHARD.

Eh bien, va chercher cette enfant, et emmenons-là. Je la prends, je me charge d'elle.

OCTAVE.

Vous vous chargez de cette enfant?

MADAME GUICHARD.

Oui, de l'enfant de l'autre... Tu ne diras plus que je ne t'aime pas; du reste, c'est à prendre ou à laisser. Je t'en donne ma parole d'honneur de commerçante. Tu sais, celles-là sont bon teint. Je ne t'épouse qu'avec ta fille dans ma maison. Et, si la mère vit, qu'elle s'adresse à moi, elle trouvera à qui parler.

OCTAVE.

Soit; mais à quoi bon vous donner cet embarras, vous imposer ce sacrifice?

MADAME GUICHARD.

Cela me plaît; et à quoi bon donner cet embarras, imposer ce sacrifice à des étrangers? Tu es toute ma famille, je suis toute la tienne. Il est naturel que ta fille vive avec nous.

OCTAVE.

Certainement, mais...

MADAME GUICHARD.

Mais quoi?

OCTAVE.

Madame de Montaiglin trouvera très-extraordinaire...

MADAME GUICHARD.

Que tu élèves ta fille, et que, moi t'épousant, je l'accepte comme la mienne?

OCTAVE.

Voulez-vous que je vous dise la vérité? je crois que pour cette enfant il vaut mieux qu'elle reste ici.

MADAME GUICHARD.

Je l'élèverais trop mal, n'est-ce pas? Sois tranquille, on lui donnera des maîtres.

OCTAVE.

Oui; mais, ma chère amie, on ne vient pas chez des amis, chez des gens comme il faut, leur demander de se charger d'une enfant, pour venir la leur reprendre deux heures après. Ménagez mon amour-propre! Que je n'aie pas l'air d'être mené comme si j'étais un enfant moi-même!

MADAME GUICHARD.

Il n'y a pas d'amour-propre là dedans, et monsieur et madame de Montaiglin comprendront très-bien, au contraire, que tu reprennes ta fille, du moment que je consens à l'élever. Ils n'ont pas eu le temps en deux heures de s'attacher à elle, et, s'ils lui portent quelque intérêt, ils seront enchantés de ce dénoûment, qui est un grand bonheur pour cette petite.

Elle se dirige vers la porte.

OCTAVE.

Où allez-vous?

MADAME GUICHARD.

Je vais leur expliquer tout ça, puisque tu n'oses pas l'expliquer toi-même.

OCTAVE.

Comme vous vous agitez, comme vous vous tourmentez, comme vous vous mettez la cervelle à l'envers! Vous voulez avoir cette enfant? eh bien, vous l'aurez... Quand vous n'en voudrez plus, on la ramènera ici ou autre part.

MADAME GUICHARD.

Elle sera véritablement ma fille, je t'en réponds. Je suis tout aussi capable qu'une autre d'aimer un enfant. Je souffre assez de ne pas en avoir. Ah! si j'avais un enfant de toi! Dis-moi que tu m'aimes un peu?

OCTAVE.

Vous le savez bien, folle!

MADAME GUICHARD, regardant sa montre et redevenue joyeuse.

Quelle heure est-il? une heure. Il me faut une heure pour aller à Paris, une heure pour faire ce que j'ai à y faire.

OCTAVE.

Quoi?

MADAME GUICHARD, gaiement.

Ça ne te regarde pas.

OCTAVE.

Vous me faites trembler.

MADAME GUICHARD.

Je suis si bête, n'est-ce pas? Une heure pour revenir, je serai ici entre quatre et cinq heures avec ma voiture, et nous emmènerons l'enfant.

OCTAVE

Pas aujourd'hui.

MADAME GUICHARD

Parce que...?

OCTAVE.

Parce que le commandant, qui part demain, m'a demandé de dîner avec lui ; j'ai accepté. Je ne puis pas lui dire maintenant que je refuse.

MADAME GUICHARD.

C'est juste... Eh bien, nous dînerons tous ensemble ici... Il m'invitera.

OCTAVE.

J'en doute.

MADAME GUICHARD.

Je sais ce que je dis ; ce soir, lui et moi, nous serons les meilleurs amis du monde. Je ne te dis que ça. Reste avec tes amis, annonce-leur ma résolution. A mon retour je m'excuserai d'être partie sans avoir pris congé d'eux. Tu vois qu'on sait son monde, quand on veut s'en donner la peine; mais je n'ai pas de temps à perdre. Adieu... Oh ! je t'aime !

Elle sort en lui envoyant des baisers.

SCÈNE IV.

OCTAVE, seul.

Elle ne se doute de rien; mais, maintenant, il faut décider Raymonde à rendre Adrienne. Il le faut, ou elle est perdue, et moi aussi.

SCÈNE V.

OCTAVE, RAYMONDE.

RAYMONDE, entrant.

Je viens de voir partir madame Guichard. Pourquoi cette visite ? Que veut-elle ?

OCTAVE.

Elle veut se charger d'Adrienne; elle veut me donner cette preuve d'affection.

RAYMONDE.

Vous avez refusé?

OCTAVE.

J'ai consenti, et j'allais vous en informer.

RAYMONDE.

Vous voulez me reprendre Adrienne!

OCTAVE.

Il n'y a pas moyen de faire autrement. Quelle raison lui donner? Si j'hésite seulement, elle devinera tout. C'est pour vous, ce que j'en fais.

RAYMONDE.

Vous êtes fou!

OCTAVE.

Que comptez-vous donc faire?

RAYMONDE.

Cette enfant est ici et elle y restera. Est-ce que vous n'avez pas eu la mesure de mon amour pour elle en me voyant me prêter à votre supercherie, et vous aider à surprendre la confiance du plus juste et du meilleur des hommes? Et vous croyez que, après cet effort, mon amour va vous rendre cette enfant, et que je vais consentir à m'en séparer pour toujours? Car, la donner à votre femme, c'est consentir à ne plus la voir.

OCTAVE.

Je vous l'amènerai de temps en temps.

RAYMONDE.

Inutile. Trouvez un moyen. Arrangez-vous, ça ne me regarde pas.

OCTAVE.

Il n'y a pas de moyen possible. Tout ce que j'ai pu faire a été d'empêcher madame Guichard d'aller vous annoncer elle-même la décision qu'elle venait de prendre, et sur laquelle elle ne reviendra pas. Réfléchissez une minute et vous verrez que c'est sérieux. Il y va de votre bonheur, dont j'ai eu souci, et dont j'ai souci encore, malgré votre injustice à mon égard. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que l'enfant vous restât! S'il ne s'agissait que de mon intérêt, comme vous paraissez le croire, j'aurais sacrifié mon intérêt. Madame Guichard manque d'éducation, elle ne manque ni de pénétration ni d'esprit; j'ai commencé par mentir, mais elle n'a pas été dupe de l'histoire que je lui racontais, et il a fallu tout avouer, tout, excepté ce qui pouvait vous faire soupçonner. Si elle entrevoyait que c'est vous la mère, elle se figurerait que notre intimité continue depuis mes engagements avec elle, et doit subsister encore après mon mariage. Elle n'aurait qu'une idée, c'est de se venger brutalement, grossièrement, irréparablement. Que voulez-vous! c'est comme ça. Mon mariage sera rompu, peu vous importe; cela m'importe un peu plus à moi. Si cela devait s'arrêter là, j'en prendrais peut-être mon parti comme vous, mais elle dira tout à votre mari; il faudra que je me batte avec lui, qu'il me tue ou que je le tue; et dame! je ferai mon possible pour ne pas être tué! Chacun pour soi.

RAYMONDE.

M'aurez-vous fait assez de mal dans votre vie!

OCTAVE.

Ce n'est pas moi, ce sont les circonstances. Croyez-moi, commençons par gagner du temps. Une fois que votre mari sera parti, nous la craindrons beaucoup moins, et nous pourrons aviser.

RAYMONDE, qui n'avait pu retenir ses larmes, les essuyant tout à coup.

Vous avez raison.

OCTAVE.

A la bonne heure. Et puis elle est si changeante. Elle n'est pas plus faite pour être mère que moi ! L'enfant l'ennuiera et elle sera trop heureuse un beau jour de vous la rendre. Je vous promets, du reste, de faire tout mon possible pour cela.

RAYMONDE.

Et quand faut-il lui livrer ma fille?

OCTAVE.

Elle va revenir la chercher à cinq heures.

RAYMONDE.

C'est bien bon à elle de nous avoir donné jusque-là... Mais il faut que je prépare Adrienne à cette idée, sans quoi elle se trahira; car on ne peut pas lui demander, à cette enfant, bien qu'elle soit née de vous, votre présence d'esprit et votre circonspection. Ce qu'elle a fait ce matin est déjà au-dessus de son âge ; si elle se trahit, mon mari saura tout, il n'y aura pas de votre faute non plus, mais il le saura et j'en mourrai, ce qui ne me servira de rien. Vous qui avez du sang-froid et qui êtes maître de vous, allez retrouver M. de Montaiglin et tenez-le éloigné assez longtemps de la maison pour que je puisse parler à Adrienne et qu'il ne puisse voir ni ses larmes ni les miennes; et puis lorsque votre fiancée viendra la chercher, si vous pouvez obtenir qu'elle me la laisse jusqu'à demain, jusqu'après le départ de mon mari, je vous serai très-reconnaissante ; quant aux raisons à lui donner, vous les trouverez plus facilement que moi qui ai la tête perdue. Allez, monsieur, allez! c'est le seul service que je vous aurai demandé de ma vie, vous me le devez peut-être et ce sera le dernier, je vous le promets.

OCTAVE.

Du sang-froid, du sang-froid, et comptez sur moi.

RAYMONDE.

Merci.

Il sort.

SCÈNE VI.

RAYMONDE, seule.

Allons, je suis perdue, ou comme femme ou comme mère. Ah! l'habitude du bonheur se prend vite; il n'y a pas deux heures qu'il est commencé et j'étais déjà convaincue qu'il serait éternel, que Dieu me le devait peut-être! Le châtiment ne s'est pas fait attendre; il n'est que juste; mais cette enfant il faut la sauver. Que je souffre, moi qui suis coupable, c'est bien naturel; mais elle qui est innocente, ce serait abominable. Il ne faut pas que cela soit. Elle ne peut être livrée à cette femme qui ne l'aime pas, qui la déteste peut-être, qui se vengera sur elle chaque fois que son mari la fera souffrir. Oh! cet homme!... A quoi était donc occupée la bonté de Dieu, le jour où il est né? Que faire? me sauver avec Adrienne. Et lui, mon mari, qui m'a donné son nom, qui croit en moi, qui compte sur moi pour le repos de sa vieillesse, que je respecte et que j'aime, l'abandonner, le déshonorer!... Non... Gagner du temps jusqu'à son départ, d'abord. Après, quand il ne sera plus là, quand j'aurai une année devant moi, alors nous verrons. Il s'agit de tromper cette femme. Tromper, je ne saurai pas... Tu te vantes, malheureuse! voilà six ans que tu trompes le cœur le plus loyal et le plus confiant. Une fois de plus, qu'est-ce que ça te coûtera? C'était la première fois qu'il ne fallait pas mentir; maintenant, qu'importe! et puis il s'agit de ton enfant, de ton enfant qui ne t'a pas demandé à naître et à qui tu dois tout sacrifier maintenant, même ton honneur, ou ce qui t'en reste. Si tu disais tout à ton mari, ce serait bien plus simple. Et s'il te méprise? et s'il te chasse? et s'il en meurt? Et puis, entrer dans le récit de la chute et de l'opprobre, jamais! Mon Dieu! que je suis malheureuse!

(Elle s'assied, pose ses coudes sur ses genoux, cache sa tête dans ses mains comme pour y concentrer sa pensée et pleure en silence quelques secondes. Se relevant tout à coup.) Je suis là à discuter, à pleurer, à craindre. Est-ce qu'il y a une force au monde qui puisse me séparer de mon enfant tant que je suis vivante? Il s'agit bien de moi! c'est elle qu'il faut garantir. Quant à moi, nous verrons bien après ce qui m'arrivera. Elle dort, la pauvre petite. (Ouvrant tout doucement la porte de sa chambre et la refermant sans bruit.) Laissons-la dormir.

SCÈNE VII.

RAYMONDE, ADRIENNE, paraissant et venant l'embrasser par derrière.

RAYMONDE.

Je t'ai réveillée?

ADRIENNE.

Non, j'ouvrais les yeux. Ah! que j'ai bien dormi et que je me sentais bien en dormant!

RAYMONDE.

Tant mieux! Tu auras repris des forces et tu en as besoin.

ADRIENNE.

Qu'est-ce qu'on t'a fait?

RAYMONDE.

Chère enfant, tu ne penses qu'à moi.

ADRIENNE.

A qui veux-tu que je pense?

RAYMONDE.

Écoute-moi bien! tu m'as dit que tu avais du courage et de la volonté?

ADRIENNE.

Oui, que faut-il faire ?

RAYMONDE.

Il faut que nous nous séparions pendant quelque temps Prépare-toi à cette idée.

ADRIENNE.

Oh ! jamais.

RAYMONDE.

Il le faut.

ADRIENNE.

Mais nous nous reverrons ?

RAYMONDE.

Et très-vite, je te le jure.

ADRIENNE.

Où faut-il aller ?

RAYMONDE.

N'importe où, pourvu que ce ne soit pas ici. Écoute-moi bien.

ADRIENNE.

Oh ! je t'écoute.

RAYMONDE.

Il va venir aujourd'hui ici une dame que tu ne connais pas, qui doit être la femme de M. Alphonse, et qui veut absolument t'emmener avec elle.

ADRIENNE.

Je ne veux pas !

RAYMONDE.

Ni moi non plus; mais nous ne pouvons nous y opposer l'une et l'autre qu'au risque des plus grands dangers pour moi; il faut donc prendre patience jusqu'à demain, ce n'est pas long et tu n'auras même pas, d'ici à demain, à quitter cette maison ; seulement, prends sur toi d'être très-aimable

avec cette dame, d'avoir l'air d'accepter tout ce qu'elle t'offrira, d'en être heureuse même, et nous obtiendrons ainsi d'elle qu'elle te laisse avec nous jusqu'à demain. Demain, nous n'avons plus rien à craindre d'elle.

ADRIENNE, très-attentive.

Alors?

RAYMONDE.

Alors, comme tu es intelligente, comme tu es brave, comme tu m'aimes...

ADRIENNE.

Oh!..

RAYMONDE.

Et, comme il ne faudra pas qu'on sache de longtemps ce que tu seras devenue, comme il faudra que j'aie l'air de l'ignorer moi-même, tu partiras d'ici toute seule, personne ne doit être dans la confidence, et tu t'en iras chez ma vieille nourrice, rue des Dames, 12, à Montmartre. N'oublie pas cette adresse, dans le cas où je ne pourrais plus te parler seule d'ici là. Il faut tout prévoir, et qu'au premier signe tu comprennes qu'il est temps de partir.

ADRIENNE.

Oh! je comprends, je comprends, sois tranquille.

RAYMONDE.

Tu laisseras ici une lettre où tu diras que tu ne peux vivre ni avec moi, ni avec cette dame; et comme, après tout, cette dame n'a aucun droit sur toi, elle en prendra son parti et nous nous rejoindrons pour toujours. Nous partirons enfin. Je m'arrangerai de telle manière que nous ne nous quitterons plus.

ADRIENNE.

Montmartre, rue des Dames, nº 12. S'il fallait m'en aller avant demain, tu n'aurais qu'à me dire un mot, à faire un signe. Je me sauve. Quant à ta dame, elle peut être sûre que

je l'adorerai tant qu'elle voudra jusqu'à demain. Le nom de ta nourrice?

RAYMONDE.

La mère Simon; je vais lui écrire.

ADRIENNE, bas.

M. de Montaiglin!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MONTAIGLIN.

MONTAIGLIN, s'approchant de Raymonde.

Tu as pleuré?

RAYMONDE.

Moi? non.

MONTAIGLIN.

Tu as les yeux tout rouges! qu'est-ce que tu as?

ADRIENNE.

C'est que je racontais à madame combien j'ai été triste et malheureuse jusqu'à ce jour, et elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

MONTAIGLIN, l'embrassant.

Rentrez un moment dans votre chambre, mon enfant; j'ai à causer avec madame de Montaiglin.

RAYMONDE, à part.

Mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?

ADRIENNE.

Adieu, monsieur.

MONTAIGLIN.

Au revoir, mon enfant.

Adrienne sort en envoyant à Raymonde un baiser que Montaiglin ne voit pas.

SCÈNE IX.

MONTAIGLIN, RAYMONDE.

MONTAIGLIN, tout en cachetant des lettres et en rangeant des papiers sur la table.

Octave t'a dit que sa femme consent à prendre cette enfant avec elle?

RAYMONDE.

Comment le savez-vous?

MONTAIGLIN.

Il vient de me le dire, et m'a chargé de l'excuser auprès de toi et de te faire comprendre la situation.

RAYMONDE, à part.

Ah! le misérable! (Haut.) En effet, il m'a annoncé cette nouvelle.

MONTAIGLIN.

C'est ce qui pouvait arriver de plus heureux à cette petite.

RAYMONDE.

Croyez-vous que cette enfant puisse être heureuse avec ce père qui ne l'a jamais aimée et cette femme qui ne l'a jamais vue? Qui sait si cette créature mal élevée, irascible, jalouse, ne va pas la martyriser?

MONTAIGLIN.

Non, cette femme-là n'est pas méchante.

RAYMONDE.

Adrienne n'en tremble pas moins de peur. C'était de cela que nous parlions quand vous êtes arrivé. M. Octave m'avait priée de la préparer à cette résolution; et, dès les premiers mots, elle a fondu en larmes, et avec des termes si touchants, si au-dessus de son âge, en me suppliant tellement de la gar-

der avec nous, que je n'ai pu retenir mes larmes non plus, et que j'allais vous prier d'intercéder auprès de son père.

MONTAIGLIN.

Il n'y a pas à essayer. Madame Guichard a fait de cette clause la condition expresse de son mariage. Il vient de me le dire. Elle aimera peut-être cette enfant. Ces natures élémentaires et incultes sont capables de tous les excès, même dans le bien. La présence de cette enfant eût été une grande distraction pour toi, mais c'eût été aussi une grande responsabilité pour nous. Cette responsabilité, je l'acceptais de grand cœur, mais mieux vaut, peut-être, qu'une autre s'en charge. Madame Guichard est riche, elle n'aura probablement pas d'enfant. Le bonheur d'Adrienne est peut-être là. En tout cas, nous ne pouvons pas empêcher les résolutions de son père. Il nous l'a confiée ce matin, il nous la reprend ce soir : c'est son droit et même son devoir. Pour une fois qu'il le fait, il ne faut pas le lui reprocher.

RAYMONDE.

C'est juste. Mais si l'enfant ne veut pas aller avec cette femme?

MONTAIGLIN.

Il faudra bien qu'elle obéisse.

RAYMONDE.

Quel titre invoquera M. Octave?

MONTAIGLIN.

Il est son père.

RAYMONDE.

Qu'est-ce qui le prouve? Il ne lui a pas donné son nom, il nous l'a dit.

MONTAIGLIN.

Il a pris soin d'elle jusqu'à présent.

RAYMONDE.

Est-ce bien sûr?

MONTAIGLIN.

Nous ne connaissons cette enfant que par lui, et, si peu de droits qu'il ait sur elle, il en a encore plus que nous.

RAYMONDE, malgré elle.

Cet homme sera cause d'un malheur.

MONTAIGLIN.

Parce que...?

RAYMONDE.

Parce que cette enfant me disait là, à l'instant, qu'elle aimerait mieux mendier son pain, qu'elle aimerait mieux mourir que de vivre avec M. Alphonse, comme elle l'appelle, et cette étrangère. Les enfants ont des intuitions, des pressentiments, ils sentent, ils devinent même ce qu'ils ne comprennent pas; vous le savez si bien que vous n'avez pas voulu parler de ces choses-là devant elle; elle est tendre, elle est affectueuse, elle n'a jamais eu avec qui s'épancher; elle a besoin de tendresse et de soins, elle sent qu'elle aura tout cela ici; une émotion violente peut la tuer. Pauvre petite! Elle a eu une enfance si triste, si abandonnée; voyez comme elle est pâle et frêle, et comme le malheur précoce a développé son intelligence et sa sensibilité! Songez donc ce que c'est que de n'avoir pas de parents, de vivre avec des paysans ignorants et grossiers qui ne voyaient en elle qu'un salaire à gagner et qui l'auraient vendue à cette femme qui espionnait son futur mari, si celui-ci n'avait eu l'idée de nous l'amener! Et ce misérable, plus vénal encore que ces mercenaires, la vend, son enfant, à cette créature, et vous, vous, le meilleur des hommes, vous trouvez cela tout simple et vous ne défendez pas contre lui ce petit être qui commençait à respirer, dont le pauvre petit cœur contracté depuis si longtemps commençait à s'ouvrir et à naître. Il n'y a donc pas une justice pour empêcher de pareilles infamies!

MONTAIGLIN, qui, depuis quelques instants, regarde fixement Raymonde sans que celle-ci s'en aperçoive, se levant, lui mettant la main sur l'épaule et la regardant bien en face.

Raymonde! c'est ta fille.

RAYMONDE, se jetant dans les bras de Montaiglin avec un cri d'aveu, de repentir et de confiance

Ah!

MONTAIGLIN, qui la tient dans ses bras. Après un silence, et une grande lutte intérieure.

C'est bien, nous la garderons.

RAYMONDE, se reculant, le regardant avec admiration et joignant les mains.

Qu'est-ce que tu dis là, si simplement? Nous la garderons! tu le veux bien? tu me pardonnes?

MONTAIGLIN.

Je n'ai rien à te pardonner; je ne t'ai rien demandé; tu ne m'as pas menti. Tu aurais peut-être mieux fait, dans l'intérêt de l'enfant, de me dire la vérité plus tôt, voilà tout.

RAYMONDE.

C'est vrai; mais comment prévoir qu'il y aura dans le monde un homme assez généreux pour comprendre et pardonner tout de suite. J'étais mère, j'ai voulu rester mère. Oui, j'aurais dû tout te dire lorsque Dieu m'a mise sur ton chemin; je te dirai tout, tu verras ce que tu dois faire.

MONTAIGLIN.

Je sais tout ce que je dois savoir.

RAYMONDE.

Tu n'exiges pas que je me confesse, que je rougisse et que je m'humilie?

MONTAIGLIN.

A quoi bon?

RAYMONDE.

Tu me méprises?

MONTAIGLIN.

Je te plains!

RAYMONDE.

Je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux ta colère. Tu vas douter de tout ce que je t'ai dit et de tout ce que je te dirai maintenant. Cependant, je te jure qu'il n'y a pas eu consentement de ma part. Il y a eu ignorance! Et de sa part à lui, ruse, attentat, violence! Ah! le maudit! le lâche! Trahison avant! abandon après; et, entre les deux, je ne sais quels conseils abominables! Mon père était mort! ma pauvre mère, qui n'avait su que m'aimer, sans savoir me renseigner ni me défendre, elle en est morte. Si je ne me suis pas tuée, moi, c'est que je devais vivre pour cette enfant. C'était mon devoir; mais mon devoir aussi était de repousser ta main quand tu me l'as tendue, puisque je n'étais plus digne de toi, ou de confier la vérité à ton honneur et à ton amour; je ne l'ai pas fait! je suis une coupable vulgaire, sans excuse! Je pensais à elle tous les jours et je ne te le disais pas. Je te trompais. Tu croyais être seul dans mon cœur, elle y était avec toi. A peine étais-tu parti, que j'allais la voir. Ce n'est pas moi cependant qui ai eu la pensée de l'amener ici, c'est lui, ce matin. Il m'a menacée de la faire partir, si je ne consentais pas. J'ai consenti. Ah! que cela me fait du bien de t'avoir tout dit; mais, je t'en prie, punis-moi!

MONTAIGLIN.

Créature de Dieu, être vivant et pensant qui as failli, qui as souffert, qui te repens, qui aimes et qui implores, où veux-tu que je prenne le droit de te punir?

RAYMONDE.

Ah! tu es trop noble, tu me dépasses trop! Je ne comprends plus, mais je t'admire, je te bénis et je t'aime. Tu me

rends mon enfant! tu me le permets! tu veux bien que je l'embrasse devant toi! Qu'est-ce que je ferai pour toi à mon tour? Si tu savais comme c'est beau, ce que tu fais là! Oui, oui, tu me feras oublier ma faute; moi, toute seule, je ne pourrais pas. (Il la tient sur sa poitrine avec une main, tandis que de l'autre il s'essuie les yeux.) Tu souffres aussi, tu croyais en moi, je te fais beaucoup de mal, et tu me tiens dans tes bras et tu me tutoies comme hier. Ah! que tu es grand! ah! que tu es bon!

MONTAIGLIN.

Lorsque je t'ai épousée, ne t'ai-je pas promis aide et protection dans toutes les circonstances de la vie? Tu n'en doutais pas tout à l'heure, puisque ton premier mouvement a été de te jeter dans mes bras. Tu as bien fait, c'est là ton refuge et ton salut, et je tiendrai l'engagement que j'ai pris devant Dieu. On veut t'enlever ton enfant : c'est une infamie; compte sur moi. Personne ne te fera de mal. Tu es mère, tu es bonne mère, tu es sacrée!

RAYMONDE.

Mais, moi aussi, j'avais fait un serment.

MONTAIGLIN.

D'obéissance et de fidélité. Depuis que tu as fait ce serment, tu n'as porté aucune atteinte ni à mon affection, ni à mon honneur, n'est-ce pas? Il ne te reste plus maintenant qu'à obéir et tu auras tenu ton serment tout entier.

RAYMONDE.

Or donnez!

MONTAIGLIN.

Tu as l'acte de naissance de cette enfant?

RAYMONDE.

Oui. (Montrant sa chambre.) Là!

MONTAIGLIN.

Tu me le donneras. Et puis pas un mot à qui que ce soit,

et quoi qu'il arrive, de ce qui vient de se passer entre nous, car tout n'est pas fini.

RAYMONDE.

Je tremble!

MONTAIGLIN.

Ne crains rien. Ton honneur et ta réputation n'auront rien à redouter. Je ferai tout ce qu'il faudra faire.

RAYMONDE.

Et moi! que dois-je faire encore?

MONTAIGLIN.

Va embrasser ta fille.

Elle sort. Montaiglin reste un moment immobile, puis se dirige vers la table, s'assied, essuie une dernière fois ses yeux, et se met à écrire.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉMY, DIEUDONNÉ, puis MONTAIGLIN.

RÉMY, à Dieudonné.

Si vous voulez attendre là un instant monsieur, je vais prévenir le commandant... Qui annoncerai-je?

DIEUDONNÉ.

Dieudonné, premier clerc de maître Robertot, notaire.

RÉMY.

Voici justement le commandant.

Il salue et se dispose à sortir.

MONTAIGLIN.

Ne t'éloigne pas, Rémy, j'aurai peut-être besoin de toi...

RÉMY.

Oui, mon commandant.

MONTAIGLIN

Si cette dame qui est venue tantôt revient, — elle doit revenir, — tu me l'amèneras, à moi, et non à madame de Montaiglin. Si tu rencontres M. Octave, qui doit être dans le jardin, tu me l'enverras.

RÉMY.

Oui, commandant.

Il sort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, hors RÉMY.

MONTAIGLIN.

Je vous demande pardon, mon cher monsieur Dieudonné, de vous avoir dérangé. J'aurais dû passer chez vous; mais je pars demain et j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

DIEUDONNÉ.

Tout à votre service, commandant. Et trop heureux.

MONTAIGLIN.

Il s'agit d'un acte de reconnaissance.

DIEUDONNÉ.

Un enfant naturel?

MONTAIGLIN.

Oui.

DIEUDONNÉ.

Rien de plus simple.

MONTAIGLIN.

Quelles sont les formalités?

DIEUDONNÉ.

Si le père est célibataire et majeur, cela va tout seul; s'il est marié, il faut le consentement de sa femme.

MONTAIGLIN.

Bien!

DIEUDONNÉ.

L'enfant a été inscrit?...

MONTAIGLIN.

Père et mère inconnus.

DIEUDONNÉ.

Nous n'avons pas à nous occuper de la mère?

MONTAIGLIN.

Non.

DIEUDONNÉ.

C'est qu'elle peut, comme quiconque y a intérêt, attaquer la reconnaissance faite par le père.

MONTAIGLIN.

Elle ne l'attaquera pas. Il est même probable qu'elle ne se fera jamais connaître.

DIEUDONNÉ.

Où est l'acte de naissance?

MONTAIGLIN.

Le voici...

DIEUDONNÉ.

« Une enfant du sexe féminin déclarée sous les noms d'Adrienne-Marie-Pauline. Père et mère inconnus... » C'est en règle. Quand faut-il cet acte?

MONTAIGLIN.

Tout de suite.

DIEUDONNÉ.

Le nom du père?

MONTAIGLIN.

Vous le laisserez momentanément en blanc.

DIEUDONNÉ.

Célibataire ou marié!

MONTAIGLIN.

Laissez en blanc aussi.

DIEUDONNÉ.

Bien.

MONTAIGLIN.

Avez-vous du papier timbré?

DIEUDONNÉ.

Oui, vous m'avez fait dire d'en apporter.

MONTAIGLIN.

Eh bien, mon cher monsieur, mettez-vous là, et procédez.

DIEUDONNÉ.

C'est que, pour la régularité de l'acte, il faut que je sois assisté d'un second notaire.

MONTAIGLIN.

Ou de deux témoins, je crois?

DIEUDONNÉ.

Oui.

MONTAIGLIN.

On trouvera les deux témoins. Soyez tranquille. Mettez-vous là et préparez l'acte, pendant que je cause avec monsieur.

Octave paraît.

SCÈNE III.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, regardant Montaiglin avec anxiété.

Vous m'avez fait demander, commandant?

MONTAIGLIN, après un silence où l'on sent qu'il fait un grand effort de volonté pour rester calme devant Octave.

Oui, j'ai à causer avec... toi... (Octave l'étudie encore du coin de l'œil et l'attitude de Montaiglin le rassure.) J'ai parlé à ma femme.

OCTAVE.

Elle a compris tout de suite, n'est-ce pas?

MONTAIGLIN.

Eh bien, non, elle n'a pas compris.

OCTAVE.

Comment cela?... Vous aviez compris tout de suite, vous...

MONTAIGLIN.

Oui; mais, tu sais, les femmes ont des idées à elles. Raymonde est très-attachée à cette enfant.

OCTAVE.

Déjà?

MONTAIGLIN.

Déjà?

OCTAVE.

En deux heures de temps?

MONTAIGLIN.

Les bons cœurs sont prompts.

OCTAVE.

Alors, madame de Montaiglin...?

MONTAIGLIN.

Refuse absolument de rendre Adrienne.

OCTAVE.

Et les raisons qu'elle donne? Car, enfin, il faut qu'elle donne des raisons.

MONTAIGLIN, très-calme.

Ne t'emporte pas. Ses raisons ne sont pas mauvaises. Elle prétend d'abord que tu n'aimes pas cette enfant.

OCTAVE.

Qu'en sait-elle?

MONTAIGLIN.

Adrienne t'appelle monsieur Alphonse; tu l'as vue cinq ou six fois dans ta vie; tu la cachais à ta future, et tu ne l'as amenée ici que pour la lui cacher encore mieux, pour t'en débarrasser, disons le mot; comme tu ne veux la reprendre que parce que madame Guichard fait de cette reprise la condition, *sine qua non*, du mariage projeté entre vous, à l'heure qu'il est, cette enfant te représente cinquante mille livres de rente; voilà pourquoi tu tiens à elle... Que,

demain, ta femme, qui me paraît être une personne à la fois emportée, autoritaire et capricieuse, prenne cette enfant en aversion, et qu'elle exige de toi que tu l'éloignes, tu l'éloigneras de nouveau, avec autant de laisser aller que tu as fait toutes les autres choses qui concernent cette petite. Madame de Montaiglin a donc tout lieu de supposer que l'enfant sera plus heureuse auprès d'elle qu'auprès de n'importe quelle autre personne, et elle est résolue à la garder.

OCTAVE.

Ce ne sont là que des raisons; moi, j'ai des droits.

MONTAIGLIN.

Lesquels ?

OCTAVE.

Je suis le père.

MONTAIGLIN.

Qu'est-ce qui le prouve ?

OCTAVE.

Je le dis.

MONTAIGLIN.

Ce n'est pas une preuve irréfutable. L'enfant est déclarée père et mère inconnus, elle n'appartient pas plus à toi qu'à un autre.

OCTAVE.

Ainsi, vous vous faites le complice... ?

MONTAIGLIN.

Comment dis-tu ?...

OCTAVE.

Je vous dis : vous approuvez cette conduite et vous y encouragez madame de Montaiglin ?

MONTAIGLIN.

Moi, je ne comprends que le devoir. Or, les circonstances étant ce qu'elles sont, il s'agit tout simplement, pour moi, de juger quel est mon devoir. Est-ce de garder une enfant sans

famille ou de la rendre à l'étranger qui me l'a amenée, et qui, après n'avoir vu en elle qu'un embarras, ne voit présentement en elle qu'une affaire? Évidemment, mon devoir est de garder et de défendre cette orpheline. Je fais là un acte qui à la fois satisfait ma conscience et sert les intérêts de l'enfant; à moins que, puisque tu affirmes être le père de cette orpheline, tu ne la reconnaisses.

DIEUDONNÉ, se levant.

Commandant...

MONTAIGLIN.

Je suis à vous tout de suite, mon cher monsieur Dieudonné.

OCTAVE.

La reconnaître... la reconnaître... C'est une bien grosse affaire!... Ma femme, qu'est-ce qu'elle dira?

MONTAIGLIN.

Ceci ne regarde ni moi, ni ta fille, ni ta femme; cela ne regarde que toi...

OCTAVE.

Attendons qu'elle vienne.

MONTAIGLIN.

Non; réponds immédiatement. Il y a là un notaire; Rémy et moi serons tes témoins. C'est l'affaire de cinq minutes. Puisque ta femme consentait à se charger de l'enfant, elle y consentira d'autant plus volontiers que cette enfant portera ton nom.

OCTAVE.

Ce n'est pas sûr; un enfant reconnu, ce n'est plus comme un enfant recueilli; il lui est constitué des droits qui deviennent très-gênants dans les affaires, les successions. Jusqu'à nouvel ordre, je suis à la disposition de madame Guichard; attendons-la.

MONTAIGLIN.

C'est ton dernier mot?

OCTAVE.

Une heure de plus ou de moins, qu'importe ?

MONTAIGLIN, d'une voix brève et ferme.

Assez. (A Dieudonné.) Tout est prêt, monsieur Dieudonné ?

DIEUDONNÉ, qui regardait par la fenêtre pour ne pas entendre ce que disaient Montaiglin et Octave.

Oui, commandant.

MONTAIGLIN, appelant.

Rémy ! (Rémy paraît et salue militairement.) Appelle madame de Montaiglin. (Rémy ouvre la porte de gauche. — Raymonde paraît.) Reste là, Rémy...

RÉMY.

Oui, commandant.

MONTAIGLIN.

Mon cher monsieur Dieudonné, voulez-vous nous donner lecture de l'acte que vous venez de préparer ?

DIEUDONNÉ, lisant.

« Par-devant maître Robertot, notaire, à comparu M... » (Parlé.) J'ai laissé le nom en blanc, comme vous me l'avez dit.

MONTAIGLIN.

Mettez mon nom.

DIEUDONNÉ.

Veuillez me donner vos noms de baptême.

MONTAIGLIN.

Jean-Marc de Montaiglin.

DIEUDONNÉ.

« A comparu, M. Jean-Marc de Montaiglin, lequel a, par ces présentes, volontairement et librement reconnu pour sa fille naturelle Adrienne-Marie-Pauline... »

OCTAVE, à Montaiglin.

Mais...

MONTAIGLIN.

Attends, attends !

DIEUDONNÉ, continuant.

« Née à Paris, le 11 avril 1862, inscrite aux registres de l'état civil du 8e arrondissement, comme étant née de père et mère inconnus. En conséquence, Jean-Marc de Montaiglin a consenti que ladite Adrienne-Marie-Pauline porte à l'avenir le nom de Montaiglin, son père, et que dorénavant elle soit appelée Adrienne-Marie-Pauline de Montaiglin. Et, de plus, il a consenti que mention des présentes soit faite sur toutes les pièces où il sera nécessaire, et notamment en marge de son acte de naissance. Madame de Montaiglin, épouse de M. Jean-Marc de Montaiglin, a donné son consentement et signé aux présentes. »

Il regarde Raymonde.

RAYMONDE.

Oui, monsieur...

DIEUDONNÉ.

« Fait et passé en présence... (Parlé.) Les noms des témoins?

MONTAIGLIN.

Ton nom, Rémy?

RÉMY.

Mon commandant me fait l'honneur ?...

MONTAIGLIN.

Va, mon ami, va. C'est moi qui te suis reconnaissant du service que tu veux bien me rendre.

RÉMY, fier et ému.

Rémy-Bénédict Deschamps.

DIEUDONNÉ, regardant Octave.

Monsieur est le second témoin?

MONTAIGLIN.

Oui.

OCTAVE, bas à Montaiglin.

Moi?... Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONTAIGLIN, bas à Octave, mais d'un ton sans réplique.

Cela veut dire que, comme Adrienne est la fille de ma femme, elle ne doit pas avoir d'autre père que moi. Allons, signe!

OCTAVE.

Soit! mais nous nous retrouverons!

MONTAIGLIN.

Tout à l'heure!

RAYMONDE, à part.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Octave va signer.

DIEUDONNÉ.

« La lecture du présent acte et sa signature par M. de Montaiglin ont eu lieu en présence des témoins et de madame de Montaiglin, qui ont signé. »

MONTAIGLIN, à Raymonde, à haute voix.

Ma chère femme, je te remercie publiquement de m'avoir aidé à faire mon devoir. (Il l'embrasse.) Qu'à partir de ce jour ma fille soit la tienne. (A Dieudonné.) Merci, mon cher monsieur Dieudonné.

DIEUDONNÉ, en sortant.

A votre service, commandant.

MONTAIGLIN.

Vous dînez avec nous, n'est-ce pas?

DIEUDONNÉ, saluant.

J'aurai cet honneur.

Il sort.

MONTAIGLIN, à Rémy.

Va, mon ami, merci. Je n'ai plus besoin de toi. (Rémy sort; à Raymonde.) Retourne auprès d'Adrienne.

Raymonde sort.

SCÈNE IV.

MONTAIGLIN, OCTAVE.

OCTAVE.

Je suis à vos ordres.

MONTAIGLIN.

Ce qui signifie ?...

OCTAVE.

Que je suis prêt à vous faire réparation.

MONTAIGLIN.

Par les armes ?...

OCTAVE.

Comme il vous plaira.

MONTAIGLIN.

Ta mort, ou la mienne, par un duel, compromettrait une femme qui ne doit pas être compromise, et le monde, c'est-à-dire les indifférents, les curieux et les méchants, supposerait ou devinerait ce qui ne doit rester connu que de nous trois : elle, toi et moi... Et encore l'ai-je déjà oublié. Du reste, tu ne me gênes pas du tout sur la terre. Nous ne nous y rencontrerons jamais ; car, si le hasard nous met en présence, certainement je ne te reconnaîtrai pas, je ne te verrai même pas. Mais, puisque tu te tiens à mes ordres, mes ordres sont que tu gardes aussi bien ton secret que je le garderai moi-même. Quand madame Guichard va venir, c'est moi qui la recevrai, et, comme elle surtout — rappelle-toi ceci ! — ne doit pas connaître la vérité, je lui expliquerai les choses de manière à paraître ton obligé... Tu m'as dit tantôt que tu avais commencé par lui dire que cette enfant était la fille d'un ami à toi. Cet ami, ce sera moi... Pour sauver l'honneur de la femme que tu as séduite et qui est devenue la mienne,

je mentirai. Quant au châtiment que tu mérites, Dieu s'en chargera; je suis bien tranquille.

OCTAVE.

Voulez-vous que je vous dise la vérité? je ne comprends plus du tout, et...

MONTAIGLIN.

Que cela ne t'étonne pas ; tu n'as jamais compris, et tu ne comprendras jamais. Toi et moi, nous ne parlons pas la même langue, et, sache-le, nous ne sommes pas de la même espèce. (Regardant dehors.) Voici madame Guichard. Passe dans cette chambre, laisse-moi avec elle. Tiens-toi prêt seulement à lui offrir ton bras, quand elle quittera cette maison, c'est-à-dire le plus tôt possible... Tu pourras écouter derrière la porte pour te mettre au courant et ne pas me démentir. Va.

Il ouvre la porte à Octave, qui sort; il referme la porte et va au-devant de madame Guichard, qui entre.

SCÈNE V.

MONTAIGLIN, MADAME GUICHARD.

MADAME GUICHARD, entrant comme chez elle et s'arrêtant devant Montaiglin.

Ah ! c'est vous, commandant !

MONTAIGLIN.

Oui, madame ; qu'y a-t-il pour votre service?

MADAME GUICHARD.

Octave n'est pas ici ?

MONTAIGLIN.

Il n'est pas loin. Il va

MADAME GUICHARD.

C'est que j'ai hâte de le voir.

MONTAIGLIN.

Que vous arrive-t-il ?

MADAME GUICHARD.

Je viens le chercher, lui et Adrienne, comme c'est convenu.

MONTAIGLIN.

Je suis désolé, madame, que vous ayez pris la peine de revenir pour cet objet; nous garderons décidément Adrienne...

MADAME GUICHARD.

Malheureusement, moi, j'ai décidé que je l'emmènerais avec moi, et, quand je me suis mis quelque chose dans a tête, ça y tient bien, et je vais jusqu'au bout. Je suis partie d'ici tantôt bien résolue à me charger de cette petite, autant dans son intérêt que dans le mien. C'était une garantie!.. mais, quand j'ai eu appris qu'Octave m'avait fait un nouveau mensonge, cela m'a décidée encore plus, et ce que je n'aurais peut-être fait que dans quelques jours, je l'ai fait tout de suite.

MONTAIGLIN.

Et quel était ce nouveau mensonge d'Octave?

MADAME GUICHARD.

Il m'avait dit que la mère de sa fille était morte.

MONTAIGLIN.

Eh bien?

MADAME GUICHARD.

Eh bien, elle ne l'est pas. Oh! je suis une femme expéditive et de précaution. Pendant que je le suivais ici, ce matin, j'envoyais un homme sûr et malin, avec de l'argent, chez ces paysans de Rueil, que je n'avais pas eu le temps d'in-

terroger moi-même, et, en traversant Paris, j'ai revu mon messager. Les paysans, furieux qu'on leur eût repris l'enfant tout à coup, sans dire ce qu'on en faisait, et probablement sans leur payer leurs soins et leur silence le prix qu'ils les estimaient, ces paysans ne demandaient pas mieux que de parler, et ils ont dit que la mère n'était pas morte du tout, et qu'elle venait souvent, très-souvent revoir l'enfant. Ils ne l'ont cependant pas vue depuis quelques mois...

MONTAIGLIN.

Mais ils ont dû dire qu'Octave ne venait jamais avec elle.

MADAME GUICHARD.

Ça, c'est vrai, puisqu'il n'est pas venu plus de cinq ou six fois en tout; mais c'était peut-être une malice pour ne pas la compromettre; car il paraît que c'est une femme comme il faut, jeune encore et très-jolie; et elle aime son enfant. Eh bien, son enfant, elle ne le reverra plus, ou, si elle veut le voir, elle viendra le voir chez moi, puisque c'est moi sa mère, maintenant.

MONTAIGLIN.

Je ne comprends pas.

MADAME GUICHARD.

C'est pourtant bien simple. Le Code est un bon garçon, il permet à ceux qui ont des enfants de ne pas les reconnaître; mais il permet à ceux qui n'en ont pas de reconnaître ceux des autres. J'ai reconnu l'enfant. Marie-Pauline-Adrienne, père et mère inconnus, est ma fille; voilà l'acte de reconnaissance.

Elle lui donne un papier.

MONTAIGLIN.

Eh bien, chère madame, vous avez fait un faux.

MADAME GUICHARD.

Légal.

MONTAIGLIN.

Mais qui peut être attaqué.

MADAME GUICHARD.

Par qui?

MONTAIGLIN.

Par le père.

MADAME GUICHARD.

Il s'en gardera bien.

MONTAIGLIN.

Ne vous y fiez pas.

MADAME GUICHARD.

Vous croyez qu'Octave?... Ah! je voudrais bien voir ça!

MONTAIGLIN.

Octave n'est pas le père d'Adrienne.

MADAME GUICHARD.

Octave n'est pas le père d'Adrienne?... Il me l'a avoué tantôt!

MONTAIGLIN.

Après vous avoir dit qu'Adrienne était la fille d'un de ses amis...

MADAME GUICHARD.

C'était faux!

MONTAIGLIN.

C'est-à-dire que vous n'avez pas voulu le croire; alors il a voulu vous punir de votre jalousie et de vos soupçons, et il vous a raconté une histoire où il n'y a pas un mot de vrai. Bref, Octave a en effet rendu service à un ami, voilà tout.

MADAME GUICHARD.

Et cet ami?

MONTAIGLIN.

C'est moi.

MADAME GUICHARD.

Vous, commandant!... La preuve?...

MONTAIGLIN.

La preuve, c'est que j'ai reconnu ma fille.

MADAME GUICHARD.

Vous l'avez reconnue ?

MONTAIGLIN.

Il y a une heure ; et voici mon acte de reconnaissance à moi, contre-signé par mes deux témoins, dont l'un est Octave, comme vous voyez.

MADAME GUICHARD, abasourdie.

Mais alors ! En voilà une histoire !... Alors, mais, dites donc, commandant, me voilà compromise sur les registres de l'état civil, des registres tout neufs. Je voulais bien avoir eu un enfant avec Octave, car je le lui aurais fait reconnaître aussi, mais pas avec un autre.

MONTAIGLIN, s'efforçant de sourire.

Je n'en dirai rien.

MADAME GUICHARD.

Excepté à madame de Montaiglin, car enfin, il faut qu'elle sache que je suis innocente. Octave saura bien à quoi s'en tenir, lui ; mais, si on vient à le savoir, ça lui fera une position embarrassante. (Un temps.) C'est égal, c'est drôle. Si on m'avait dit ce matin que j'avais eu un enfant avec vous, je ne l'aurais jamais cru. Comme les choses arrivent, hein ! On ne saurait être trop sur ses gardes. Nous aurions beau donner notre parole, jurer nos grands dieux que ce n'est pas vrai, on ne nous croirait pas. Fiez-vous donc aux apparences, et aux états civils ! Mais Octave, lui, qui sait que je suis toute de premier mouvement, il aurait dû prévoir que j'allais faire quelque sottise et me dire la vérité.

MONTAIGLIN.

Ce n'était pas son secret et je lui avais fait jurer de n'en jamais dire un mot à personne, et franchement personne ne pouvait deviner.

MADAME GUICHARD.

Mais pourquoi avait-il amené justement ici cette enfant dont vous vouliez cacher l'existence à votre femme?

MONTAIGLIN.

Parce qu'il avait trouvé une combinaison excellente, pour que je pusse avoir toujours l'enfant avec moi; il amenait Adrienne ici comme si elle était réellement sa fille; il nous priait, madame de Montaiglin et moi, puisque nous n'avons pas d'enfant, de nous en charger et de l'élever.

MADAME GUICHARD.

C'était ingénieux.

MONTAIGLIN.

Oh! très-ingénieux.

MADAME GUICHARD.

Madame de Montaiglin aurait pu lui dire : « Pourquoi ne chargez-vous pas plutôt votre femme que nous de votre enfant? »

MONTAIGLIN.

Madame de Montaiglin adore les enfants, elle n'y a pas même pensé.

MADAME GUICHARD.

Et puis...

MONTAIGLIN.

Et puis?

MADAME GUICHARD.

Et puis Octave aura donné pour raison qu'il épousait une femme jalouse, colère, despotique.

MONTAIGLIN.

Non! il a dit simplement à ma femme qu'il craignait de vous faire de la peine et que, plus tard... Enfin, il m'a aidé à jouer mon rôle.

MADAME GUICHARD.

Et il m'a bien dépistée aussi. Enfin, c'était pour vous

rendre service; il avait promis le secret, il a tenu sa parole, il a bien fait. C'est très-bien. Il est capable d'être sérieux et discret, ça me fait plaisir, et ça fait pardonner bien des choses; j'aime mieux qu'il m'ait menti quand il m'a dit qu'il avait un enfant, que lorsqu'il m'a dit qu'il n'en avait pas.

MONTAIGLIN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

MADAME GUICHARD.

C'est ridicule à mon âge et avec une frimousse comme celle-là, mais le cœur est en dedans et il ne sait pas comment le visage est fait. Que voulez-vous !... je n'ai jamais eu de famille, j'ai beaucoup pâti dans ma jeunesse. Je me suis rattrapée un peu depuis. Enfin, j'ai besoin d'aimer. Je crie beaucoup, j'ai l'air d'être très-méchante; au fond, je ne le suis pas. Il n'y a qu'une chose qui me révolte, c'est le mensonge. Moi, je dis toujours ce que j'ai sur la conscience. Quand j'ai appris tantôt que la mère vivait, après qu'il m'avait dit qu'elle était morte, je n'ai eu qu'une idée, j'ai cru n'avoir qu'une idée, celle de me venger. Et puis, quand j'ai été à la mairie, quand j'ai vu cet acte de naissance, *sans parents,* sec et glacé comme un décès, je me suis rappelé ma naissance, à moi, qui a été à peu près la même, et je me suis attendrie sur cette petite, que je n'ai jamais vue et que je détestais deux heures auparavant. J'ai fait le vœu d'être bonne pour elle. Voilà comme je suis. Drôle de femme, n'est ce pas ? Et je lui apportais deux cadeaux, à cette enfant, des robes, des petits bijoux. C'est là dans ma voiture. Faites-la-moi venir, commandant, que je lui donne ses petites affaires, que je la voie enfin, ma fille, notre fille, et que je me sauve comme une maladroite qui est venue se mêler de ce qui ne la regardait pas. Ah ! la drôle d'histoire ! J'en aurai eu des aventures, moi, dans ma vie !

MONTAIGLIN, lui tendant la main.

Madame Guichard, vous êtes une brave femme.

MADAME GUICHARD.

Trop vive... trop tendre et trop passionnée. Mais, si j'avais eu un peu d'éducation, un peu d'instruction, un peu d'argent pour commencer, on aurait fait quelque chose de moi. Merci, monsieur de Montaiglin, ça me fait plaisir, ce que vous me dites là, parce que, vous aussi, vous êtes un brave homme. S'il y avait seulement un homme comme vous sur vingt, le monde pourrait encore se tirer d'affaire. Dites donc! quel malheur que notre aventure ne soit pas vraie! mais vous n'auriez pas voulu de moi, ou vous m'auriez plantée là encore plus vite que vous n'avez fait de l'autre. Ce qui m'étonne, même, c'est que vous l'ayez prise un moment, l'autre. Cela ne sied pas à votre grande mine d'avoir trompé un mari, de lui avoir pris sa femme et d'avoir eu un enfant en cachette sans lui donner tout de suite votre nom. Ça n'a pas l'air d'être fait pour vous, ces choses-là... c'est bon pour nous, le commun des martyrs !... La jeunesse... l'entraînement... Et puis vous étiez un beau garçon. Et nous sommes si persévérants, si opiniâtres, quand l'amour nous tient! Enfin, vous avez failli aussi comme nous, ça nous excuse un peu.

MONTAIGLIN, à part.

Étrange femme!...

MADAME GUICHARD.

Est-ce que vous voudrez bien être le témoin d'Octave?

MONTAIGLIN.

Impossible, je pars demain.

MADAME GUICHARD.

C'est juste; mais vous permettrez que je vienne, en votre absence, voir ma fille de temps en temps?

MONTAIGLIN.

Madame de Montaiglin et Adrienne partent avec moi. Je dois séjourner un an ou deux dans une de nos colonies et je ne veux pas rester si longtemps loin d'elles, maintenant surtout.

MADAME GUICHARD.

N'importe, je voudrais la voir, madame de Montaiglin, avant de sortir d'ici, et lui demander pardon de la manière dont je m'y suis présentée et conduite. Vous lui expliquerez bien le quiproquo, n'est-ce pas?

MONTAIGLIN.

Oui, je vais vous envoyer ma femme avec Adrienne. Madame Guichard, soyez heureuse, vous le méritez, et je vous le souhaite bien sincèrement.

MADAME GUICHARD.

Vous avez encore quelque chose à me dire?

MONTAIGLIN, hésitant un moment.

Non! rien...

Il sort.

SCÈNE VI.

MADAME GUICHARD, puis OCTAVE.

MADAME GUICHARD, seule.

Il voulait dire quelque chose qu'il n'a pas dit. Il était ému, embarrassé, presque triste; il n'y a pas de quoi cependant, puisque tout s'arrange comme il le désirait. Pourquoi emmène-t-il sa femme? Sans doute pour que l'autre ne vienne pas faires des scènes ici, quand elle verra qu'on lui a pris son enfant. Tout ça est bizarre. (A Octave qui entre.) Ah! te voilà, toi!

OCTAVE.

Oui, je venais pour vous dire...

MADAME GUICHARD.

Je sais tout. Je viens de voir M. de Montaiglin. C'est lui le père. Je t'avais accusé à tort, mais tu aurais bien pu avoir assez de confiance en moi pour me dire la vérité: ça m'aurait évité la sottise que j'ai faite.

OCTAVE.

Quoi donc?

MADAME GUICHARD.

J'ai reconnu Adrienne à Paris, pendant que M. de Montaiglin la reconnaissait ici.

OCTAVE, jouant l'étonnement.

Et pourquoi avez-vous fait ça?

MADAME GUICHARD.

Pour te prouver que je t'aimais jusque dans l'enfant d'une autre.

OCTAVE.

Vous ne changerez jamais. Toujours des coups de tête! Et le commandant, qu'est-ce qu'il a dit?

MADAME GUICHARD.

Il m'a paru plus sérieux qu'il ne convenait. Allons, il paraît que vous êtes tous les mêmes. (Un temps.) Tu sais, je suis un peu curieuse. Tu ne connais pas la mère?

OCTAVE.

Quelle mère?

MADAME GUICHARD.

La mère de l'enfant, la vraie?

OCTAVE.

Non.

MADAME GUICHARD.

Tu ignores son nom?

OCTAVE.

Absolument. Je sais que c'est une femme du monde, voilà tout.

MADAME GUICHARD

Tu ne l'as jamais rencontrée?

OCTAVE.

Où cela?

MADAME GUICHARD.

Chez les gens de Rueil?

OCTAVE.

Jamais. Elle y allait donc?

MADAME GUICHARD.

Oui.

OCTAVE.

Comment le savez-vous?

MADAME GUICHARD.

Ils ont parlé. Je leur ai envoyé quelqu'un. Je voulais tout savoir.

OCTAVE.

Moi, je n'y suis allé que quatre ou cinq fois seulement quand le commandant m'écrivait d'y aller.

MADAME GUICHARD.

On t'y appelait monsieur Alphonse.... Pourquoi?

OCTAVE.

Parce que je ne voulais donner ni mon nom, ni mon adresse... Ces gens auraient pu croire...

MADAME GUICHARD.

Regarde-moi bien.

OCTAVE.

Je vous regarde.

MADAME GUICHARD.

Tu me jures...

OCTAVE.

Ah? bon, voilà que ça vous reprend!

MADAME GUICHARD.

Tu me jures que tout cela est bien la vérité?

OCTAVE.

Quel intérêt le commandant aurait-il, je vous le demande, à reconnaître une enfant qui ne serait pas la sienne?

MADAME GUICHARD.

Je l'ai bien reconnue, moi qui ne l'ai jamais vue.

OCTAVE, riant.

Mais vous... vous êtes folle.

MADAME GUICHARD.

Peut-être.

OCTAVE.

Maintenant, allons-nous-en.

MADAME GUICHARD.

Tu es bien pressé.

OCTAVE.

Nous ne pouvons pas rester éternellement ici.

MADAME GUICHARD.

Mais je croyais que le commandant t'avait invité à dîner.

OCTAVE.

Oui... Mais...

MADAME GUICHARD.

Tu l'as oublié?

OCTAVE.

Non. Mais, quand il m'a invité, vous n'aviez pas...

MADAME GUICHARD.

Vous n'aviez pas?...

OCTAVE.

Vous n'aviez pas fait ce que vous avez fait.

MADAME GUICHARD.

Je n'avais pas fait une action dont il doit m'être recon-

naissant toute sa vie, et j'ignorais que tu lui avais rendu un grand, très-grand service depuis dix ans. Il n'y a pas là de quoi nous sauver comme des voleurs, surtout quand l'un des deux est invité à dîner et que l'autre a l'envie et a bien le droit de l'être aussi. Que le commandant me retienne avec toi, voilà ce qui est naturel, et... (A part.) Voilà ce qui ne se fait pas cependant. Il y a quelque chose... on me ment... on me trompe... c'est dans l'air.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAYMONDE, ADRIENNE.

RAYMONDE, faisant un très-gros effort sur elle-même, pour paraître calme et sincère.

Mon mari vient de me faire connaître, madame, la bonne pensée que vous avez eue au sujet de cette enfant, à qui j'apprendrai à vous être reconnaissante, comme si elle était réellement ce que la loi l'a faite. Je regrette seulement que l'explication que nous avons eue aujourd'hui, M. de Montaiglin et moi, nous ne l'ayons pas eue plus tôt, vous n'auriez pas trouvé l'occasion, il est vrai, de donner cette grande preuve de cœur, mais aussi, vous n'auriez pas eu les embarras d'une situation tout à fait exceptionnelle. Heureusement, tous les intéressés savent à quoi s'en tenir sur votre compte, et ce bon mouvement vous portera bonheur.

MADAME GUICHARD.

Alors, vous voulez bien me donner la main, madame?

RAYMONDE.

De grand cœur.

Elle lui donne la main.

MADAME GUICHARD, à part.

Sa main tremble.

RAYMONDE.

Il me reste à remercier monsieur, qui s'est intéressé à cette petite et qui a été forcé de vous faire un mensonge que vous lui pardonnerez, je pense, comme moi. (A part.) J'étouffe!... (Haut.) Adrienne... va remercier monsieur, qui ne te devait rien et à qui tu dois beaucoup, surtout depuis ce matin.

ADRIENNE, à Octave en lui donnant la main.

Merci, monsieur Alphonse.

MADAME GUICHARD, en regardant Montaiglin qui va entrer en scène, dit à Octave.

Embrasse-la donc, cette enfant, puisqu'elle te tend le front, et que tu as été son père un moment.

MONTAIGLIN, très-simplement.

Madame a raison... Embrasse-la. (Bas, à Raymonde.) Encore un peu de courage.

RAYMONDE, à Adrienne.

Et maintenant, va embrasser madame.

ADRIENNE.

Très-volontiers.

MADAME GUICHARD.

La petite se troublera bien, que diable! (Haut.) Vous savez, ma chère enfant, que je viens vous chercher?

ADRIENNE, simplement, et tout en faisant signe à Raymonde de ne rien craindre, qu'elle se rappelle les recommandations du second acte.

Pour aller où?

MADAME GUICHARD.

Chez moi...

ADRIENNE.

Pour combien de temps?

MADAME GUICHARD.

Pour toujours.

ADRIENNE.

Est-ce que vous m'emmènerez aujourd'hui?

MADAME GUICHARD.

Quand vous voudrez.

ADRIENNE.

Demain alors; aujourd'hui, vous resterez avec nous.

MADAME GUICHARD.

Cela ne vous fait donc pas de peine de quitter cette maison?

ADRIENNE.

Cela m'a fait de la peine de quitter celle où j'étais depuis ma naissance. (Montrant Raymonde.) Madame a été bien bonne pour moi depuis ce matin; mais, puisque vous voulez bien vous charger de moi et que je n'ai pas de parents, je vous suivrai avec bonheur, mais vous m'amènerez quelquefois ici?

MADAME GUICHARD.

Vous m'aimerez un peu?

ADRIENNE.

Je vous aime déjà.

MADAME GUICHARD.

Ne me dites pas cela. Je vous regretterais trop. Car je vais vous dire la vérité : vous resterez toujours avec monsieur et madame. (Bas.) Elle ne bronche pas. (Haut.) Et nous ne nous reverrons probablement pas.

ADRIENNE, comme émue.

Pourquoi?

MADAME GUICHARD.

Parce que le commandant va emmener sa femme et que sa femme tient à vous garder; mais, si vous avez besoin de moi, je viendrai vous rejoindre; car, enfin, je suis votre

mère. La seconde, la troisième; enfin, j'en suis une... ça peut servir à l'occasion.

ADRIENNE.

Vous aussi, vous m'écrirez, je sais lire; vous me direz où vous serez, et je vous promets d'aller tout de suite à vous, si le malheur voulait que je fusse de nouveau orpheline et que je perdisse mon père et...

MADAME GUICHARD.

Et...?

ADRIENNE, montrant Raymonde.

Et madame.

MADAME GUICHARD, bas.

Ils mentent tous! Pourquoi? Il faudra bien qu'ils se trahissent. (Haut.) Pour vous encourager à me suivre, je vous ai apporté quelques petits présents; je les ai laissés dans ma voiture, qui est là, à la grille. Voulez-vous aller les chercher? (Adrienne sort.) Allez, courez. Dites au cocher de vous porter ce paquet. Les chevaux sont sages, ils ne bougeront pas. Comme elle court! — Ah! mon Dieu!

RAYMONDE.

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME GUICHARD.

Elle est tombée, elle est pleine de sang.

RAYMONDE, poussant un cri déchirant et se précipitant vers la porte.

Ah!

MADAME GUICHARD, l'arrêtant.

Allons donc! vous êtes la mère... J'en étais sûre. Ne vous inquiétez pas. Elle n'a pas de mal. J'ai fait comme vous; j'ai menti. Je voulais que vous vous trahissiez.

MONTAIGLIN.

Madame...

MADAME GUICHARD, allant à Octave.

Ne craignez rien; je sais ce que je fais. (A Octave, qui fait un

mouvement.) Tu m'as donc crue bien bête? Je comprends tout. Cette enfant, c'est ta fille, et tu l'as laissée à des mercenaires; et tu allais la voir une fois tous les deux ans; cette femme, tu l'as séduite, tu l'as rendue mère et tu l'as abandonnée; cet homme qui était ton ami, tu l'as contraint, pour sauver l'honneur de sa femme, à reconnaître ton enfant. Et tu as signé comme témoin, toi le père! misérable! Et tout cela pour pouvoir faire le beau avec l'argent de Victoire, l'ancienne fille d'auberge! L'honneur de l'une et les pièces de cent sous de l'autre... rien que ça! Et les lois pour empêcher ses infamies, où sont-elles? Il n'y en a pas. On a oublié de les faire. Et, d'ailleurs, c'est l'amour! Voilà l'homme ou plutôt les hommes. Car l'homme, celui qui mérite ce nom, le chef, le guide, le maître, le sauveur, le voilà! (Elle montre Montaiglin.) Comme c'était difficile à deviner, à sentir, que c'était lui l'honnête homme, et toi le gredin! Quand on pense que j'allais épouser ce pierrot-là... Allons, va-t'en... Je t'assommerais. J'ai fendu plus dur que toi à l'auberge du *Lion d'or*... Tu vas quitter la France, et que je ne t'y rencontre jamais. Tu peux garder tout ce que tu as reçu de moi. Et, maintenant, file!

MONTAIGLIN, à Octave, froidement.

Tu peux te retirer.

Octave sort en s'essuyant faussement les yeux.

MADAME GUICHARD.

Oh! tu peux faire semblant de pleurer... C'est bien fini. (A Raymonde et à Montaiglin.) Je vous demande pardon, mais j'avais besoin de me soulager, ça va mieux. Enfin! me voilà veuve d'un mari que je n'ai jamais eu, et mère d'un enfant que je n'ai pas fait; ça me suffit. Toi, ma petite, je t'ai fait peur. J'ai trop crié! Je ne recommencerai plus, et je t'aimerai bien, de loin, puisque tu vas partir; mais nous nous reverrons, plus tard, quand ton père sera sûr que je suis une bonne femme. Ce matin, tu n'avais pas de famille, ce soir,

tu as un père comme il y en a peu et deux mères, et deux bonnes, je t'en réponds... Tu ne comprends pas grand'chose à tout cela. Tant mieux... Laisse-toi aimer, ça t'expliquera tout.

MONTAIGLIN.

O cœur humain, changeant comme la mer, profond comme le ciel, mystérieux comme l'infini! (Tendant la main à madame Montaiglin.) Ma femme! (A madame Guichard.) Mon amie!

MADAME GUICHARD.

Ah! commandant!

MONTAIGLIN, à Adrienne.

Ma fille!

ADRIENNE, embrassant Montaiglin

Mon père! (Revenant embrasser madame Guichard.) Ma mère! Sautant au cou de Raymonde. Maman!

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

HENRY BECQUE

La Parisienne, comédie en trois actes..... .....

ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ

Le Parfum, comédie en trois actes.....
Paris fin de siècle, pièce en cinq actes.....
Les Miettes de l'année, revue en trois actes.....

HECTOR CRÉMIEUX et PIERRE DECOURCELLE

L'Abbé Constantin, comédie en trois actes..... 2

ALPHONSE DAUDET

La Lutte pour la vie, pièce en cinq actes..... 2

ALEXANDRE DUMAS FILS
de l'Académie française

Francillon, pièce en trois actes..... 2

ALEXANDRE DUMAS et PAUL MEURICE

Hamlet, drame en cinq actes, en vers..... 2

OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française

Chamillac, comédie en cinq actes..... 2

EDMOND GONDINET

Un Parisien, comédie en trois actes..... 2

GEORGES LEFÈVRE

Roméo et Juliette, drame en cinq actes..... 2

JULES LEMAITRE

Mariage blanc, drame en trois actes.....

C. DU LOCLE

Salammbô, opéra en cinq actes..... 1

AUGUSTE VACQUERIE

Souvent homme varie, pièce en deux actes en vers..... 2

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.

PQ
2231
M7
1894

Dumas, Alexandre
Monsieur Alphonse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY